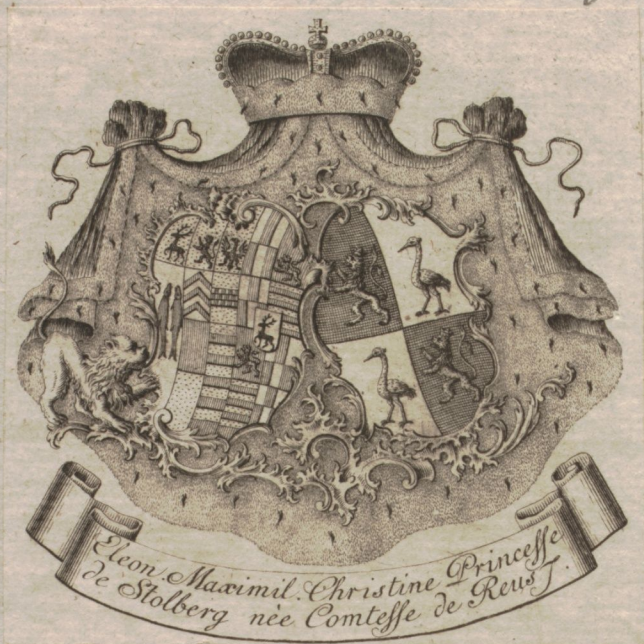


00

le

00



212





LA
DÉVOTE,

COMÉDIE
EN TROIS ACTES,

TRADUITE DE L'ALLEMAND

DE

Mr. GELLERT,

PAR

Mr. POIZEAUX.



A BERLIN,
chez HAUDE & SPENER. 1756.

REVOTE

COMEDIA

IN FIVE ACTS

BY

MR. G. E. S. S. S.



—————

1833



A MONSIEUR
G E L L E R T.

MONSIEUR,



En prenant la liberté de Vous offrir ma Traduction, je m'engage à Vous dire, ce qui y a donné lieu, sans quoi je mériterois le juste reproche de tulit alter honores. Il y a près de deux ans, que Mr. M**, jeune homme de Votre Nation, se donna la peine de traduire la Dévôte, & m'apporta son Manuscrit, pour le revoir; mais ne me sentant pas alors assez au fait de la Langue Allemande, pour oser le rédiger sur l'Original même, j'y renonçai. Ce n'est pas que je n'entrevisse déjà des beautés dans vos Ouvrages; mais je ne les appercevois encore

* 2 qu'à

qu'à travers d'un sombre voile. Il falloit le
dissiper, il falloit du tems & de la patience;
& insensiblement, comme Vous le verrez, je
parvins à surmonter les principaux obsta-
cles. Le Manuscrit étoit déjà bien oublié, je
ne comptois jamais le revoir. J'avois déjà
bien vu quelques autres traductions de Vos
Ouvrages, tels que Vos Fables & Vos Let-
tres; j'en conçus encore plus d'estime, &
j'ose dire, plus d'admiration pour Vos char-
mantes Productions; mais j'eus honte de les
voir mal renduës, les unes, quant à l'ex-
pression Françoisë, les autres, quant à l'ex-
pression des idées, qui ne répondent pas à la
sublimité & au naturel de l'Original. De
si mauvais succès devoient me décourager,
moi; & en effet, j'avois déjà perdu l'envie
de m'ériger en Traducteur. Ce n'est pas
que je ne désirasse sincèrement de voir nom-
bre d'excellens Ouvrages Allemands tra-
duits en François: Ce seroit rendre un ser-
vice essentiel à ma Nation; ce seroit enfin
la prévenir en faveur de la Langue Alleman-
de, lui inspirer le goût de l'apprendre & le
courage de venir puiser elle-même dans des
sources aussi pures, que celles que nous of-
frent, non-seulement Vos propres Ovrages,
Monsieur, mais encore ceux de tant
d'autres aimables Génies, dont je ne me
cache ici les Noms, que pour rendre au
Vôtre

Votre l'hommage unique que je lui dois par ma Traduction. Qui, ma Traduction, malgré que l'ancien Manuscrit me soit retombé entre les mains, à l'occasion que je vais dire.

Mr. M** avoit prié quelqu'un de rédiger sa Pièce. J'en vis la première feuille au moment qu'elle sortoit de la Presse. J'y vois, que le Rédacteur s'étoit dispensé de consulter l'Original, faute de l'entendre. Ceut été Vous traiter cruëlement, que de vous exposer r'habillé de la sorte. On m'écoute. Je conviens de prendre la pièce toute entière sur moi; & je m'apperçus bientôt des petits progrès que j'avois faits depuis deux ans dans la Langue Allemande. Le Manuscrit me devint absolument inutile: Je vis la nécessité de recommencer sur nouveaux fraix. Il n'y avoit point à reculer. En un mot, en quinze jours de tems, ma Traduction fut achevée. Si l'on se donnoit la peine de la confronter avec l'ancien Manuscrit (que j'ai encore,) & si l'on consultoit les témoins de mon travail, je suis sûr, que Mr. M** ne se croira jamais en droit de m'objeëter le tulit alter honores. Mais aussi j'avouë que sans Mr. M**, je ne me serois peut-être pas avisé de long-tems de tenter un premier essai. Je lui ai obligation de l'entre-

* 3 prise,

prise, & Vous, Monsieur, celle de l'E-
dition.

Mais souvenez-vous, je vous prie, Mon-
sieur, que c'est un travail de quinze jours,
interrompu même par mille autres distrac-
tions relatives à ma situation. Par-consé-
quent, s'il s'y trouve des défauts, songez
qu'ils ne me seroient peut-être pas échapés,
si j'avois pu travailler à loisir, & consulter.
Je devois entrer là-dessus dans un plus
long détail, & Vous dire par occasion mon
sentiment sur la Dévote; mais cette Let-
tre est déjà trop longue. Par exemple,
il m'a paru qu'il n'est pas de la décence
du Théâtre, qu'Eléonore donne un baiser
à Mr. Simon, au moment qu'elle renon-
ce à l'épouser. Colette pourroit le fai-
re envers Pierrot, cela ne sort pas du
caractère. Mais celui d'Eléonore est déjà
trop relevé & demande plus de décence. Je
l'ai vu pratiquer, & dans un cas équivalent,
au Théâtre Allemand. C'étoit l'Amante,
qui baisoit la main de son Amant. Cela
m'a frappé, & je l'ose dire, m'a paru bien
fade: C'est le monde renversé. Le Théâtre
François n'admet pas cette licence dans le
Rôle d'une Amante. Ce n'est pas au Da-
mes, c'est aux Messieurs à prévenir, au-
moins en public. Mais de peur que je ne me
trom-

trompe, j'ai laissé la parenthèse comme je
l'ai trouvée dans l'Original. A la fin de
Votre Pièce, Ferdinand prend la main
d'Eléonore, & Eléonore lui baise la sienne:
Voilà ce qui m'avoit choqué au Théâtre. Il
étoit plus convenable d'abrèger ici, que d'ôter
la parenthèse, je l'ai fait. M'en saurez-
vous mauvais gré, Monsieur? Me trompe-
je? Je suis prêt à me retracter, & à Vous
dire publiquement, qu'indépendamment de
cette minutie, j'ai pour Vous & pour Vos
charmants Ouvrages la vénération la plus
tendre, & que je suis avec une estime pleine
d'admiration,

M O N S I E U R

Berlin, ce 12. Octobre
1756.

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,

P O I Z E A U X.

P. S. J'eus Samedi dernier la satisfac-
tion de voir représenter la Dévoté au Théa-
tre Allemand. Elle fut parfaitement goû-
tée; & il m'a paru, qu'elle figureroit à
merveille à côté de Tartufe.

PERSONNAGES.

Mad^{me}. RICHARD, *Vieille & riche*
Veuve.

Mad^{elle}. CHRISTINE, *Fille de Mad.*
Richard.

Mad^{elle}. ELEONORE, *Parente de*
la Veuve.

Mr. SIMON, *Amant de Christine.*

FERDINAND, *Agent de Mr. Simon.*

La Scène est à Leipzig dans la Maison
de Madame RICHARD.



I. ACTE.

SCENE I.

ELEONORE, FERDINAND.



Éléonore.

Je vous le dis, Monsieur, ce n'est pas à-présent l'heure de parler à ma Tante. Elle est dans ses dévotions, & je ne voudrois pas l'en détourner pour tous les trésors du monde.

Ferdinand.

Mais, la bonne Femme est donc toujours en prière ? A quelle heure que je vienne elle est en oraison. Je crois la voir ce matin ; c'est l'heure de la priè-

A

priè-



prière. Je reviens l'après midi ; me voilà tout-aussi avancé ; Madame est en prière.

Eléonore.

Que voulez-vous ? Elle n'en fait point d'autres : Sa vie est une prière continue.

Ferdinand.

J'avouë, que la prière est un des grands points de la Religion, mais il y a d'autres devoirs à remplir, &, qui ne sont ni moins importans ni moins sacrés que celui-là. Je ne m'imagine pourtant pas, que Madame votre Tante passe les jours & les nuits à prier.

Eléonore.

Oh non, elle varie ses exercices. Tantôt elle prie, tantôt elle chante, & si l'envie lui passe de faire l'une ou l'autre de ces deux choses, elle ne laissera pourtant pas que de vous entretenir de ses prières & de ses cantiques.

Ferdinand.

Voilà qui est particulier. A-la-vérité, j'avois bien ouï parler de la dévotion de Madame votre Tante ; je n'y trouvois rien d'incroyable. Mais ses oraisons &
son



son chant perpétuels, ne me donnent pas une idée avantageuse de sa piété; ce n'en est tout-au-plus que le masque. Elle devroit se faire faire une prière de commande, dans laquelle elle demanderoit pardon à Dieu, le soir, des péchés qu'elle commet dans celles de la journée. Etre toujours en prière, à mon avis, ce n'est pas-là prier Dieu; & ne faire autre chose tant que la journée dure, c'est un aussi grand péché que de dormir le jour entier.

Eléonore.

Monsieur Ferdinand, n'épuisez pas toute votre colère sur moi, je vous en prie: Je me flate que vous aurez appris à me connoître pendant le tems que j'ai demeuré chez vous. S'il y a quelqu'un que la dévotion de ma Tante doive mécontenter, c'est assurément moi. Elle nous fait souvent diner par cœur: Elle n'est jamais plus dévoté, que quand la servante vient lui demander de l'argent pour aller au marché: Elle lui a déjà jetté deux fois son livre de prières à la tête, pour avoir en l'insolence de la troubler au moment qu'elle chantoit.





Ferdinand.

J'apprens de jour en jour à mieux connoître ma Cousine. A ce que je vois, ce seroit un très-foible avantage pour Monsieur Simon, que d'avoir à vivre avec sa Belle-Mère future. Ses prières le chasseroient infailliblement de la maison, ou le mettroient bientôt au tombeau. Au-reste, elle en agit déjà assez mal envers lui, comme envers moi. Elle nous fait venir exprès de Berlin, pour nous donner son consentement au mariage de Mademoiselle sa Fille. Il y a déjà quatre jours que nous sommes ici, & du depuis, toujours quelques défaites, toujours quelques nouveaux prétextes de manquer de parole à Monsieur Simon. Nos affaires nous obligent enfin de repartir demain; c'étoit aujourd'hui le jour fixé pour les fiançailles, & cependant je n'y vois pas encore le moindre préparatif.

Eléonore.

Patiencez-vous jusqu'à quatre heures, je vous en prie; Madame Richard n'accepte point de visite avant ce tems-là: Elle laisseroit plutôt partir tous épouseurs du monde, & Monsieur Simon lui-même, que de permettre qu'on vint l'interrom-



rompre dans ses dévotions de l'après-midi.

Ferdinand.

Il est vrai, que nous ne sommes mandés qu'à quatre heures. Mais, il y a tant de choses à régler avec ma Cousine, par rapport à la dot, qu'il faut nécessairement s'arranger là-dessus avant la signature du Contrat. Ainsi, obligez-moi de m'annoncer sur le champ.

Eléonore.

Je me garderai bien d'en courir le risque. La dévotion, chez elle, l'emporte sur toute autre considération; & si je m'avisais de l'interrompre de votre part, comptez que votre nom & le mien iroient bientôt grossir le catalogue des Hérétiques. Elle n'a déjà que trop de penchant à se défier de ma vertu; elle me traite même de mondaine, parce-qu'elle me trouve quelquefois à lire dans le *Spectateur*, ou dans quelque autre livre *profane*, comme elle affecte de les nommer.

Ferdinand.

Ainsi, vous n'êtes donc pas d'humeur de m'annoncer chez elle?

A 3

Eléo-



Eléonore.

A quatre heures précises : C'est justement le tems qu'elle destine aux affaires temporelles, &, par-conséquent, à vous donner son consentement. Mais, je vous en avertis d'avance, il faut que tout soit terminé à cinq, ou, tout au plus tard à six heures; c'est tout le tems qu'elle vous réserve. Car alors, viennent ordinairement deux dévotes de sa clique, avec lesquelles le reste de la journée se passe à s'entretenir de saintes baguettes.

Ferdinand.

De-façon-qu'elle ne nous retiendra donc pas à souper?

Eléonore.

J'en doute très-fort. Madame Richard se soucie peu de manger. Jeûner & prier Dieu, voilà son plus grand plaisir. Si elle avoit à reformer la Religion, je crois qu'elle feroit des jours de jeûne de toutes les bonnes Fêtes & Dimanches, tant elle fait cas de l'abstinence dans le boire & le manger.

Ferdinand.

Comme je vois, cette vertu sympathise beaucoup avec son tempérament. Sans-doute



doute que ma Cousine n'aime l'abstinence, que parce - qu'elle est avare ?

Eléonore.

Je ne dis pas justement cela. Mais, qui lui reprocheroit de ne pas œconomiser, la colomnieroit assurément, & courroit risque de sa damnation.

Ferdinand.

Tenez, ma chère Eléonore, parlez-moi sans détour, & oubliez pour un moment que Madame Richard est ma Cousine. Il y a un an que vous êtes chez elle ; & vous êtes plus en état que qui que ce soit de m'en faire un juste description. Il n'y a que trois jours que j'ai vu la bonne femme pour la première fois ; & je ne crois pas que notre séparation m'en deviendra pour cela plus amère. Ça, faites - moi un petit portrait de son caractère. A ce qui me paroît, sa dévotion n'est pas aussi sincère que bien des gens me l'ont fait accroire.

Eléonore.

A en juger de la vertu par les gestes & les simagrées, on ne sauroit nier que la Réputation de Madame Richard ne soit bien établie ; car ses gestes, son langage, son allure & ses habits, tout respire en

A 4

elle





elle la dévotion. Ajoutez, qu'elle est ennemie jurée de tout ce qui sent la mondanité, & qu'elle s'en tient scrupuleusement à la simplicité des mœurs de ses ancêtres.

Ferdinand.

Ce dernier trait me fait plaisir. Car, je vous avouë que je suis moi-même grand partisan des mœurs innocentes de nos bons ayeux: Et d'ailleurs, pourvu que ma Cousine ait le cœur bon, je lui passe volontiers toutes ses bizarreries.

Eléonore.

Prenez-y bien garde; Vous retrouverez en elle toutes les mœurs du bon vieux tems. Elle porte encore ses jupes & ses coëffures comme on les portoit il y a soixante ans; & elle se feroit plutôt hacher en pièces, que de quitter la petite jupe à baleine, la longue pelisse & les talons bas.

Ferdinand.

Sont-ce-là les mœurs de nos anciens? Eh! ce sont leurs modes.

Eléonore.

Madame Richard prétend le savoir mieux que personne. Elle fait consister
l'in-



l'innocence & l'honnêteté à suivre les vieilles modes; Et, traîner un habit dix à douze ans, voilà ce qu'elle appelle modestie, simplicité.

Ferdinand.

Voilà une excellente Morale! Ma Cousine devrait composer un volume des vraies Marques de la Vertu. En-vérité, je crois que la bonne Femme damne sans pitié tous ceux qui abandonnent leurs habits au caprice des modes & des tailleurs? Mais dites-moi, je vous prie, que fait-elle toute la journée?

Eléonore.

Je vais vous le dire. Mais vous croirez sûrement que je vous raconte des faibles. Elle se lève à huit heures, & commence d'abord à chanter en mettant ses pantoufles, peigne ensuite son chien, donne à manger à son chat, en fait autant à ses canaris, va visiter ses poules, & cela, toujours en chantant. Sonne-t-il neuf heures, elle se tait tout court, fut-elle même au milieu d'un verset.

Ferdinand.

Pourquoi donc cela?

A 5

Eléo-



Eléonore.

C'est sa manière. Son chant & ses prières sont mesurés à l'heure, & pas autrement. Dès-qu'il sonne neuf heures, elle court de toutes ses forces à son Prie-Dieu, afin d'y arriver encore avant-que le dernier coup ait frappé.

Ferdinand.

Hé! quand elle y arriveroit après le dernier coup, je ne pense pas que le Ciel dût s'en courroucer. Elle a bien peur d'y venir trop tard!

Eléonore.

De neuf à dix elle lit ordinairement trois prières.

Ferdinand.

Pourquoi justement trois?

Eléonore.

Parce-qu'elle a trois différens livres de prières, qu'elle aime également tous trois, & qui sont tous trois ornés d'une garniture d'argent. L'un est un présent de feu sa Marraine; l'autre est de son Mari, qui le lui a donné il y a quarante ans, le jour même de leurs promesses; & le troisième est un héritage. Ce dernier, à ce qu'elle raconte, s'est trouvé dans trois différens embrasemens, sans jamais avoir été en-
dom-



dommagé des flammes. A-la-vérité, la couverture s'en est un peu sentie; mais au moins le feu en a-t-il toujours respecté le contenu, dont il n'y a pas une seule lettre de brûlée.

Ferdinand.

Sans-doute que le Relieur n'étoit pas aussi dévot que l'Imprimeur, puisque la Relieure n'a pu résister au feu.

Eléonore.

O ciel! j'entens parler là-haut dans la Salle. S'il est quatre heures, c'est certainement ma Tante. Je vous quitte; car, si elle me trouvoit seule avec vous, elle ne jugeroit pas trop avantageusement de nous.

S C E N E II.

MAD. RICHARD, FERDINAND.

Madame Richard.

Eh! vous voilà déjà, mon Cousin? J'en suis très-charmée.

Ferdinand.

Ma chère Cousine, je me suis pressé de venir vous rendre mes devoirs, parce-
que



que nous avons encore quelque chose à régler avant les promesses touchant la dot de Mademoiselle votre Fille. Faisons en-force de convenir au-plutôt sur ce point.

Mad. Richard.

Ah! mon cher Cousin, tout en iroit bien si j'étois disposée aujourd'hui à traiter d'affaire; mais ceci demande qu'on y réfléchisse mûrement. Quant à moi, j'ai des mesures à prendre: Je ne suis pas si riche qu'on le dit: Et, avant toutes choses, il faut que je sçache au juste de combien je puis me passer. Et puis, je suis aujourd'hui si inquiète, que j'aurai bien de la peine à réfléchir sur mes propres affaires. Mon Dieu! que de peines, que de tourmens dans ce monde! D'indignes races viendront nous troubler dans nos prières, dans le plus fort de l'attention, & l'on ne s'en fâcheroit pas! Avouez que cela est mortifiant.

Ferdinand.

A effet, le monde est méchant. Mais, ma chère Cousine, vous n'ignorez pas que nous sommes obligés de partir demain sans faute, & voilà déjà trois jours que vous nous remettez d'un moment à l'autre.



tre. Ne seroit-il pas facheux pour Monsieur Simon d'être venu de si loin pour faire un voyage inutile?

Mad. Richard.

A Dieu ne plaise! Mais pensez, je vous prie, mon Cousin, n'y a-t-il pas-là pour perdre toute contenance? J'étois à lire dans la Bible; il vient un coquin de mendiant frapper tout droit à la porte de mon antichambre & m'interrompre dans ma plus grande attention.

Ferdinand.

C'est fort mal fait à lui. Mais le pauvre diable ne favoit pas que vous lisiez dans la Bible?

Mad. Richard.

Eh! je lisois exprès fort haut, afin d'édifier tous le monde. Ne pouvoit-il pas l'entendre ce coquin? Mais quoi! mendier si jeune, cela n'est-il pas honteux! Le libertinage étoit peint dans tous ses traits. S'il n'a pas à vivre, pourquoi ne travaille-t-il pas? Le Magistrat devoit bien Je n'en dis pas d'avantage. J'étois si courroucée, que j'en tremble encore.

Fer-





Ferdinand.

Assurément, je vous plains, ma Cousine ; mais songez que la colère nuit à la santé. N'y pensez plus. Ça, parlons d'affaire, & la dot

Mad. Richard.

Il y en a pour mourir de chagrin. Après-tout, ce n'est pas la colère qui m'emporte ; mais j'enrage de voir ce peste de mendiant n'aller geuser que pour troubler les autres dans leur dévotion, & vouloir par là leur ôter le pain de la bouche. Une main sans doigts ! c'est affreux ! heureusement ce n'est que la gauche ; ne peut-il donc pas travailler de la droite ? Celle-là étoit aussi saine que la mienne. Non que je veuille mal juger de mon prochain ; mais qui fait pourquoi Dieu l'a affligé de la sorte ? Et notez qu'il étoit aussi estropié du pied droit. Le libertinage & la difformité ne vont guères l'un sans l'autre. Dieu me le pardonne ! je voudrois que ce fut un mensonge.

Ferdinand.

Ma chère Cousine, ne jugez pas si sévèrement de votre prochain. Peut-être ce pauvre misérable a-t-il le cœur bon ;
&

& je juge au portrait que vous m'en faites, qu'il lui est bien défendu de travailler.

Mad. Richard.

Oui-dà? parce-qu'il ne pourra pas travailler, il lui sera permis de me venir interrompre dans mes heures de dévotion? Il faudra que pour lui je détourne mes pensées des choses célestes, des choses spirituelles & incorruptibles, pour les attacher sur un homme terrestre, sur un malheureux estropié, un méprisable ver de terre? Car en bonne foi, que sommes-nous autre chose, pauvres & méprisables vermisseaux que nous sommes!

Ferdinand.

Fort bien. Mais, le commandement de prier, n'excluë pas celui de l'amour & de la charité envers son prochain.

Mad. Richard.

Non; Priez & travaillez! Voilà ce que tout le monde est obligé de faire. Il ne faut donc pas dérober à Dieu un tems qui lui est consacré, ni avoir le front de mendier, pour arracher aux autres un nécessaire qui ne s'acquiert qu'avec beaucoup de peine. Le malheureux!

Fer-



Ferdinand.

Mais il faut faire du bien à son prochain, l'assister dans ses besoins, soulager ses maux, & tâcher par des bienfaits de diminuër le nombre des misérables. D'ailleurs, je pense qu'une œuvre de charité est aussi agréable à Dieu que la dévotion. Je m'imagine que la charité & la pitié découlent nécessairement de la dévotion & de l'élevation de nos cœurs à Dieu, & qu'elles influent sur nos devoirs. Et puis, les pauvres sont aussi nécessaires dans le monde que les riches.

Mad. Richard.

Je n'en disconviens pas. Il faut donner, il faut être prévenant & serviable, cela n'est que très-juste. Mais, avant toutes choses, il faut penser aux siens, à sa famille, à soi-même & à ses pauvres enfans. Vous avouerez avec moi, que ce seroit être plus que barbare, que de frustrer ses propres enfans d'un bien qui leur appartient de droit. Car plus on est bon, plus on augmente le nombre des pauvres; & insensiblement on se réduit soi-même à la mendicité. Le Magistrat devroit bien reprimer l'indigne coutume de mendier.

Fer-

Ferdinand.

Eh mon Dieu, ma Cousine, le Magistrat le fait aussi. Mais il y a toujours des gens qui n'ont ni forces ni membres pour travailler, & d'autres que des accidens, l'avarice ou la méchanceté de leurs ennemis ont ruinés. Faut-il donc que ces gens-là crèvent de faim, & que dans l'appréhension de nous importuner pour une bagatelle ils s'abandonnent à leur désespoir? Mais n'entrons pas ici dans la controverse. Vous savez, aussi bien que moi, à quoi nous engagent les devoirs de la Religion & l'amour du prochain. Venons-en donc enfin aux Articles du Contrat. Car Monsieur Simon arrivera dans l'instant, pour vous solliciter derechef d'accomplir vos promesses.

Mad. Richard.

Oh! C'est un très-parfait honnête homme que Monsieur Simon. Je n'ai rien à redire à sa personne. Encore, si ce scélérat de mendiant ne m'avoit pas tant échauffé la bile, je pourrois à-peu-près vous dire ce que je puis donner à ma Fille, sans me dépouiller entièrement. Voici Eléonore: Il se passe sans-doute quelque chose de nouveau.

B

SCE-



S C E N E III.

MAD. RICHARD, FERDINAND,
ELEONORE.

Eléonore (à Madame Richard).

Madame, ayez la bonté de sortir un moment : La voisine auroit un mot à vous dire.

Mad. Richard.

Mon Cousin, permettez que je vous quitte un instant. C'est une veuve de Ministre à qui je dois rendre un service charitable. Eléonore, tenez cependant compagnie à mon Cousin, de-peur qu'il ne s'ennuie.

(Elle s'en va.)

S C E N E IV.

ELEONORE, FERDINAND.

Eléonore.

Savez-vous en quoi consiste le service charitable qu'elle va rendre à la veuve du Ministre ? C'est une très-digne femme, qui n'a d'autre défaut, que son extrême pauvreté. Elle a une chaîne d'or, qui fait toute sa richesse, & qu'elle a engagée

gée pour six écus chez Madame Richard, à qui elle paie toutes les semaines un phénin d'intérêt par écu. Et à cette occasion, elle vient tous les quinze jours acquiter une partie de sa dette; car avant ce tems là ma Cousine ne la revoit plus.

Ferdinand.

O Dieu! Ma Cousine jouit, dit-on, d'un Capital de trente mille écus, & prendra par semaine six phénins d'intérêt d'une si pauvre femme, & cela pour six écus? Et comment a-t-elle encore l'audace d'adresser ses prières au bon Dieu?

Eléonore.

Pour moi, je crois qu'elle cherche à se rendre le Ciel favorable, afin de pouvoir en agir suivant son libre arbitre. Vous dirai-je plus au-long ce qu'elle fait toute la journée?

Ferdinand.

Ne m'en dites plus mot, je vous en prie. Je connois à présent ma Cousine à fond; & je céderois volontiers à de plus pieuses gens que moi, l'honneur d'être allié à une si sainte femme. S'il y a beaucoup de pareilles Dévotes dans ce pays, on devroit, à mon avis, y permettre le divorce pour cause de dévotion.

B 2

Eléo-



Eléonore.

Mais écoutez le reste en peu de mots. Nous en étions aux trois prières du matin. Quand celles-ci sont finies, elle en lit encore trois autres dans d'autres livres; la première contre l'incontinence, &

Ferdinand.

Mais je pense que ma Cousine a bien près de soixante ans?

Eléonore.

L'âge n'y fait rien. Je dis donc, qu'elle a une prière contre l'incontinence, une autre contre la prodigalité, &

Ferdinand.

Une femme, qui peut se résoudre à refuser une bagatelle à un homme estropié de la main & du pied, prier Dieu de la préserver de la prodigalité?

Eléonore.

Permettez que j'achève. Une autre contre la prodigalité, une troisième enfin, ou elle demande à Dieu, qu'il la préserve de mourir à la fleur de son âge. Voilà toutes ses oraisons d'un bout de l'an à l'autre. Et personne n'oseroit s'éman-

mancier de la troubler dans cette belle dévotion, à la réserve de son chien, qui a la liberté de se promener en-long & en-large sur la table & sur les livres de prières.

Ferdinand.

N'auroit-elle donc pas aussi un chat auprès d'elle.

Eléonore.

Oui sans-doute. Je l'aurois presque oublié. Il ne la quitte pas d'un moment. Ma Tante prétend que cet animal a de l'esprit, parce qu'il l'écoute attentivement, dit-elle, pendant ses prières.

Ferdinand.

Et peut-être est-il le seul que sa dévotion édifie, & à qui elle en impose.

Eléonore.

Dès-qu'il sonne dix heures, elle vous court de sa chaise au buffet qui renferme son argenterie, & là elle vous commence à chanter de toutes ses forces. Cependant elle compte son argenterie, ses bijoux, & les gages sur lesquels elle a prêté de l'argent. Si la moindre chose y manque, elle cesse de chanter, recompte, prend de la craie & se met à chiffrer sur



la porte du buffet. Son compte est-il juste; elle se remet à chanter de plus belle. A onze heures précises, elle s'empare d'une petite cassette de fer, s'enferme dans sa chambre, &

Ferdinand.

J'entens. Elle va compter son argent & intéresser le Ciel à son avarice. En vérité, il seroit à souhaiter, que cette femme perdit la moitié de son bien, pour lui apprendre à en agir un peu plus Chrétienement. C'est bien son plus grand malheur, que d'être riche.

Eléonore.

Ce n'est pas-là sa croyance. Tout ce qu'elle a, ce sont autant de bénédictions de Dieu; & toutes ces bénédictions, sont des recompenses de sa piété, c'est-à-dire, de ses prières & de son chant.

Ferdinand.

Ainsi, fait-elle bien la Dévote, afin que le Ciel soit reconnoissant envers elle, & l'enrichisse encore plus.

Eléonore.

Apparemment. Et c'est aussi pour cette raison qu'elle chante & prie à toute heure, parce-qu'elle s'imagine que ses richesses

richesses s'augmenteront à proportion. Sa dévotion est proprement un Contrat qu'elle croit avoir fait avec le bon Dieu, en vertu duquel il doit augmenter ses Capitaux, multiplier ses rentes, & prendre un soin particulier de sa maison ; s'étant engagée de son côté à le servir, à le prier tous les jours tant & tant d'heures, & à lire un certain nombre de chapitres de la Bible.

Ferdinand.

Pareil accord est assurément très-judicieux. De cette façon, on fait à quoi s'en tenir & pourquoi l'on est si dévote. Nous autres pauvres idiots, nous envisageons la dévotion comme un moyen de nous affermir dans le chemin de la vertu : Mais ma Cousine entend bien mieux sa Religion. En effet, qu'est-ce que la vertu & le repos de la conscience ? Cela donne-t-il à vivre ? C'est bien mieux fait, quand par sa dévotion on peut forcer la Providence de tendre une main libérale, & de répandre ses trésors sur nous.

Eléonore.

Aussi ne voudrois-je pas jurer, que Madame Richard ne se relachât de trois ou quatre heures de dévotion par jour, si elle

B 4

venoit



venoit à perdre la moindre petite partie de son Capital. Je l'entens parler, ce me semble. Si elle savoit que nous en sommes sur le chapitre de sa dévotion, comptez, qu'elle nous feroit présent à chacun d'un beau livre de prières.

S C E N E V.

MAD. RICHARD, ELEONORE,
FERDINAND.

Mad. Richard.

Cette bonne Femme est réduite à une extrême misère. Elle a cinq enfans en bas âge, & n'a pour tout bien qu'un grand fond de pauvreté. Je ne sçais au monde à quoi pensent les gens d'avoir tant d'enfans, & rien à vivre. Mais bref là-dessus. Il n'en va guères autrement, quand on ne fait point usage de sa raison: Et puis chacun fait comme il l'entend. Je ne suis pas femme à médire de personne: Mais les gens d'Eglise sont rarement riches, & cependant ils ont toujours une troupe d'enfans. Ces gens-là ne font presque d'autre métier que de prier & de chanter: Tant il est vrai de dire, que Dieu n'abandonne jamais ceux qui prient.

prient. Qui pense à Dieu, Dieu pense à lui, & le comble de biens & de faveurs. Il ne m'appartient pas de juger bref. Eléonore, allez donc faire apprêter le Café, que je puisse au-moins, présenter quelque chose à mon Cousin & à Monsieur Simon.

S C E N E VI.

MAD. RICHARD, FERDINAND.

Mad. Richard.

Je viens d'avoir tout-à-l'heure une belle épouvante, mon Cousin. Pendant que j'étois dans la Salle avec ma voisine, j'entens tout d'un coup tomber quelque chose dans la cuisine. J'y cours, & voilà que je trouve l'écuëlle de feu mon Mari par terre, la même dont il se servoit tous les matins pour manger sa soupe; Car c'étoit bien un homme sans façon, je vous assure. Il ne prenoit ni Thé, ni Café. Une soupe à l'eau, sans œuf, dans laquelle je délayois un tant soit peu de beurre, gros comme un pois, c'étoit là tout son régal. Et c'est justement cette écuelle d'étain qui est tombée, pendant qu'il n'y avoit pas une ame dans la cui-

B 5 sine.



fine. Ah mon Dieu! C'est certainement un présage de mauvais augure. Vous verrez que quelcun de la maison mourra, peut-être moi ou ma Fille. Ah Seigneur, votre volonté soit faite! mais au-moins ne me retirez pas à la fleur de mon âge; c'est la seule grace que je vous demande.

Ferdinand.

Mais, ma Cousine, qui voudroit être si superstitieuse? Votre écuëlle est tombée, parce-qu'elle n'étoit pas bien assurée; ou, qui sçait, qui a ravaudé au-dessus de la cuisine? Ne vous allarmez donc pas pour une bagatelle? S'il y a du sinistre là-dedans, je le prens sur mon compte. Parlons maintenant de notre Contrat de Mariage, & du reste tout en ira bien.

Mad. Richard.

Ah Dieu! je vois bien que vous êtes un incrédule: Vous croyez que tout arrive naturellement: Vous n'admettez ni présages ni Miracles. Ah mon cher Cousin! tranquillisez-moi l'esprit là-dessus, je vous en conjure; rendez témoignage à la vérité, & confessez qu'il y a des présages, quelque répugnance que vous ayez à le croire. Je vous en citerois mille
 exem-

exemples , si j'étois assurée de pouvoir vous en convaincre.

Ferdinand.

Je crois bien aux Miracles : Mais, pour ce qui est des présages , qui se manifestent dans une cuisine ou dans une chambre, je vous dirai franchement qu'ils ont chez moi tout autant de crédit, que si je laissois actuellement tomber ma canne de la main. Mais ce n'est pas-là de quoi il s'agit à-présent. Dites moi, qu'êtes-vous intentionnée de donner à Mademoiselle votre Fille ? & quant est-ce que Monsieur Simon pourra venir prendre sa Promise ?

Mad. Richard.

Votre incrédulité m'effraie presque autant que le présage de l'écuëlle. Au nom de Dieu , expliquez - vous , mon cher Cousin, ne croyez-vous pas non plus au présage de la chouëtte, qui vient crier la nuit sur le faite de la maison, lorsqu'il doit mourir quelqu'un de la famille ? Trois jours avant la mort de mon Mari, ce fatal oyseau vint m'avertir du malheur qui me devoit arriver. Cela ne signifioit-il rien ? Parlez ? Devons-nous toujours
nous



nous défier de nos yeux & de nos oreilles ?

Ferdinand.

Dieu me garde d'ôter à la chouëtte aucun de ses droits ! Elle pourroit fort bien s'en venger en avançant ma mort de quelques heures. Vous avez raison, ma Cousine. Mais faites-moi le plaisir de me laisser dans mon erreur, & déclarez-vous enfin quant à la dot de Mademoiselle votre Fille, & dites-moi si l'on peut compter sur les dix mille écus en espèces, qu'elle doit avoir ?

Mad. Richard.

Quoi, moi ! pauvre Veuve ! pauvre abandonnée qui je suis ! Où voudriez-vous que j'eusse jamais rassemblé tant d'argent ? Ma Fille ne recevra pas grande chose de mon vivant ; mais le peu que je lui laisse après ma mort lui est sûr. Hélas ! j'ai bien peur que je ne la terai pas longue. (Elle pleure.) Le malheureux présage de l'écuëlle de mon défunt Mari

Ferdinand.

Eh ! pourquoi vous affliger sans sujet ? La mort approche tous les jours ; & quant il lui plaît de trancher le fil de nos jours,

jours, elle n'a pas besoin de renverser des écuëlles, de remuër des meubles, ou de venir frapper au portes. Il ne faut ni la souhaiter, ni la craindre. Allons ma Cousine, reprenez aujourd'hui votre bonne humeur, afin que nous terminions bientôt notre affaire.

Mad. Richard.

Mon Dieu, est-il possible que ces hommes ne veuillent rien croire! Feu mon Mari n'étoit pas comme cela: Il ne croyoit pas à la légère. Le pauvre défunt avoit prophétisé près de vingt ans avant sa mort, qu'il mourroit; Je m'en souviens encore comme si c'étoit aujourd'hui. Peu d'années avant sa mort, il eut une rage de dent insupportable, & justement dans ce tems-là une de nos poules commença à crier d'une façon pitoyable, & ne cessa durant trois jours entiers de pousser des cris affreux, sans que nous pussions jamais venir à bout de la faire cesser. "Mon cœur, me dit en-
"fin mon pauvre Epoux, les cris de la
"poule ne nous prédifent rien de bon;
"Mais soit ce qu'il voudra, je crois que le
"meilleur seroit de la tuër.

Mad.



Ferdinand.

Vous eussiez bien fait de l'examiner après l'avoir tuée ; peut-être lui marquoit-il quelque chose intérieurement.

Mad. Richard.

Non, il ne lui manquoit pas la moindre chose. Elle pondoit presque tous les deux jours. Hélas ! j'eus bien du regret de l'avoir fait tuër. Je la fis voir à mon Mari, qui ne lui trouva pas, non-plus que moi, le moindre petit défaut, excepté qu'elle avoit les serres aux pieds extrêmement crochuës.

Ferdinand.

C'étoit la crampe, & sûrement ce qui l'avoit fesoit tant crier. Mais, ma chère Cousine, si nous ne devons nous entretenir que de mendians, d'écuëlles, de chouëttes, de poules, & de feu Monsieur votre Epoux, nous ne viendrons jamais à bout de nous arranger ; & de cette façon, nous serons bien obligés, Monsieur Simon & moi, de nous en retourner demain, fans avoir rien conclu.

Mad. Richard.

Hélas ! Ne me parlez donc plus de ce vilain mendiant. Ce méchant garnement
a eu

a eu l'insolence de me venir troubler pendant que je lisois dans la Bible. Mais je me rappelle que le tems de la prière approche. N'est-il pas bien six heures? Je ne le crois pas au-moins.

Ferdinand.

Non, il n'est tout-au-plus que cinq heures. Eh! quand vous remettriez vos exercices à un autre tems, je ne crois pas

Mad. Richard.

Comment? mon Cousin, je renoncerois à la loi que je me suis prescrite, & je mettrois Dieu & la Religion de côté, pour ne m'occuper que de choses terrestres? Il y auroit de l'ordre dans nos affaires, & il n'y en auroit pas pour le salut, le chant & la prière? C'est l'entendre!

Ferdinand.

Je ne dis pas cela. Mais, dans l'affaire du salut, il ne s'agit pas de se régler au cadran. Ce n'est pas précisément à certaine heure, qu'il faut recourir aux exercices de piété, mais bien quand nous nous trouvons dans les dispositions les plus propres à nous détacher des choses d'ici-bas, pour ne nous occuper que de pen-



pensées saintes & de l'examen important de notre cœur & de notre conduite.

Mad. Richard.

Pour moi, je me trouve toujours dans ces favorables dispositions ; & quand on a bonne envie de prier Dieu, je pense que tous les tems y sont propres.

Ferdinand.

Oui, des Oraisons prises au hazard dans un livre ; des Formulaires souvent aussi peu convenables à notre état que nous savons peu nous contenir dans les bornes d'une dévotion raisonnable ; je crois bien que l'on peut toujours marmoter cela. Mais ce n'est pas-là prier Dieu, c'est faire mine de vouloir prier.

Mad. Richard.

O Ciel ! Vous me faites frémir. Devrois-je bien m'imaginer que dans le fond vous n'avez que du mépris pour la prière ?

Ferdinand.

Et devrois-je m'imaginer que vous fussiez capable m'imputer de pareilles absurdités ?

Mad. Richard.

La Religion

Fer-

Ferdinand.

La Religion est tout ce qu'il y a de plus saint & de plus respectable au monde : Les idées fantasques d'un esprit borné n'y appartiennent pas, mais bien à la classe des erreurs. Enfin, il ne s'agit point ici de nous convertir l'un l'autre. Ne vous inquiétez pas de ma Religion. Déclarez-vous plutôt à l'égard de la dot, & Voici Mr. Simon.

S C E N E VII.

LES PRECEDENS, SIMON.

Simon.

Madame, vous m'avez ordonné de me rendre chez vous cet après-midi, pour savoir votre résolution

Mad. Richard.

Epargnez - moi , Monsieur , le titre mondain de Madame ; je ne le saurois souffrir. Cependant, je suis charmée que vous ayez des vûes honnêtes sur ma Fille. Je vais de ce pas la fonder encore une fois à ce sujet ; après quoi nous parlerons d'affaire , si tant est qu'il ne soit pas trop tard. Ayez , je vous prie , un moment de patience.

C

SCE-



SCENE VIII.

SIMON, FERDINAND.

Simon.

Le compliment n'étoit pas fort tendre pour une Belle-Mère. Etes-vous donc convenus ensemble des Articles du Contrat?

Ferdinand.

Ne m'en parlez pas. Je ne fais plus de quelle manière m'y prendre avec cette femme. Plut-à Dieu que votre ancien Tuteur vous eut accompagné lui-même ici, pour me décharger de cette affaire. C'est lui qui a entrepris le Mariage; peut-être en feroit-il déjà venu à bout. Elle ne veut absolument pas entendre parler des dix mille écus.

Simon.

Cela ne signifie rien de bon. Je passerois volontiers sur l'argent: Mais je viens d'avoir une demi-heure d'entretien avec ma Promise: Je la trouve parfaitement belle; mais....

Ferdinand.

Eh bien, que lui manque-t-il? Que voulez-vous dire par ce, mais....?

Simon.

Simon.

Ma Promise est une beauté parfaite,
Monsieur Ferdinand; mais

Ferdinand.

Mais, vous ne la voulez donc pas?

Simon.

Oh! je ne dis pas cela. Mais à plus de dix questions que je lui ai faites, je n'en ai pu tirer d'autre réponse qu'un oui tout court, & rien plus. La pauvre enfant est belle & riche; mais plutôt au Ciel qu'elle eût une troisième qualité!

Ferdinand.

Quoi! n'auroit-elle pas d'esprit?

Simon.

A ce qu'il me paroît, elle n'en a pas trop.

Ferdinand.

C'est un défaut de famille. Madame sa Mère, ma Cousine, n'a pas non-plus à se plaindre d'avoir été trop bien partagée du côté du génie. Mais, vous aviez déjà vu votre Promise il y a six mois, & je fais qu'elle vous plaisoit alors.

Simon.

A vous dire le vrai, sa personne m'a plu, & me plaît encore. Mais je ne me

C 2

fusse



fusse jamais imaginé qu'une si jolie personne n'eut pas le don de la parole. Je pris pour-lors son silence pour un grand fond de pudeur & de modestie : Mais à-présent je vois bien qu'elle n'a ni éducation ni manières.

Ferdinand.

Ainsi, vous ne la voulez donc plus ?

Simon.

Je la voudrois, & ne la voudrois pas. Si tout-au-moins elle étoit spirituelle & gentille, je la préférerois à toute autre au monde, n'eût-elle que la chemise sur le corps.

Ferdinand.

Nos affaires vont à-merveille ! N'auriez-vous pas par hazard quelqu'autre personne en vuë, à qui, chemin faisant, nous pourrions aussi en conter ? J'au-rois bien envie de jouer une seconde fois le rôle d'Agent. Car, je juge du bon succès de nos affaires, & le cœur me le dit assez, que je suis né pour cette sorte de manège.

Simon.

Mon cher Ferdinand, ne vous chagri-nez pas. C'est moi, qui suis le plus mal-heu-

heureux & le plus à plaindre dans cette affaire. J'ai fait choix de cette aimable Enfant, parce-qu'elle m'a plu & que je lui ai plu, sans pourtant avoir eu occasion de la connoître. Je ne faurois vous dire l'intérêt que prenoit mon Tuteur à cet Hymenée. Il y a employé toute son éloquence, & je crois qu'il y alloit de bonne foi. Car, une fille qui est jolie, & qui a trente mille écus à prétendre, est assurément, pour quiconque aime l'argent comme il l'aimoit, une fortune qu'on ne fauroit laisser échaper, si l'on ne veut passer pour insensé.

Ferdinand.

Dites - moi en un mot ce que vous voulez faire ? Car vous savez que nous n'avons plus de tems à perdre.

Simon.

Je n'en fais rien. Dites-moi, que me conseillerez - vous là-dedans ?

Ferdinand.

Oh certes, ce n'est pas pour moi, mais pour vous, que vous prenez une femme. En fait d'amour, c'est votre cœur & votre raison que vous devez consulter. Voulez-vous être heureux avec votre future

C 3 Epouse ?



Epouse ? croyez-moi, ne parlez pas à-présent de dot, & resoudez-vous enfin à la prendre. L'ame du mariage, c'est la bonne harmonie des cœurs. Si vous croyez que Christine ne vous vaut pas du côté de l'esprit, eh bien, ne foyez pas pour cela martyr de ses beaux yeux.

Simon.

Je lui disois les choses les plus tendres, & elle y paroissoit insensible. Encore, ne m'eut-elle recompensé que d'un seul regard expressif, j'eusse été satisfait. Mais, Oui & Non, c'étoit-là toute sa réponse; & l'un étoit exactement mesuré sur le ton de l'autre. Il faut que son cœur soit encore bien neuf, qu'elle ignore absolument ce que c'est que l'amour. Pendant toute une demi-heure, je n'ai pas remarqué le moindre changement sur son visage; & si elle n'avoit point eu les yeux ouverts, j'aurois pu croire qu'elle dormoit, & qu'il lui échapoit de tems en tems quelques mots en songe. Je la crois très-innocente; mais l'innocence, sans esprit, est, à mon avis, un très-foible avantage.

SCE-

SCENE IX.

LES PRECEDENS, ELEONORE.

Eléonore.

Enfin, Madame Richard a pris sa résolution : Elle donne à sa Fille cinq mille écus en lettres de change ; mais aussi pas un denier de plus. Et, si j'avois un bon conseil à vous donner, ce seroit de ne pas trop faire le difficile, sans quoi vous risqueriez de tout perdre. Contentez-vous de cet argent, Monsieur Simon ; & croyez que le reste de la somme vous est sûr après la mort de Madame votre Belle-Mère.

Simon.

Ah ! Mademoiselle, ce n'est pas tant l'argent qui me touche. Vous me connoissez trop bien d'ailleurs ; & je donnerois volontiers la moitié de mon bien, que ma Promise eut tant soit peu plus de vivacité. Car, entre nous, elle me paroît assez simple.

Eléonore.

Cet aveu ne m'agrée pas trop. J'ai beaucoup d'amitié pour votre Promise, & je m'étonne, qu'une personne que

C 4

vous



vous aviez préférée à tant d'autres, & qui paroïloit si aimable & si spirituelle à vos yeux, n'ait plus à-présent l'honneur de vous plaire.

Simon.

O Ciel!

Eléonore.

Ecoutez, Monsieur Simon, votre Promise, entre nous, n'a pas à-la-vérité l'esprit trop cultivé; mais ce n'est pas en elle un défaut de nature, mais c'est la faute de sa Mère, qui ne l'a pas mieux élevée, & qui l'a toujours tenuë dans une espèce d'esclavage.

Simon.

Pardieu, me voilà bien consolé!

Eléonore.

Patience. Si vous l'introduisez dans le monde, & que vous la meniez dans de jolies compagnies, je gage que vous l'aurez bientôt formée, & qu'en peu de tems vous lui verrez toutes les manières agréables, que vous souhaiteriez en elle. Elle a le cœur excellent; elle est docile; elle aime en un mot qu'on la reprenne & qu'on la corrige. Ce n'est pas sa faute si sa Mère a négligé de cultiver en elle de si belles

belles dispositions; son intention à l'égard de sa Fille n'étoit que d'en faire une Dévote & une avare Oeconome comme elle. Mais graces au bon naturel de Christine, qu'elle n'a rien pris de ces deux caractères.

Ferdinand.

Mais, n'auroit-elle pas la rage de chanter, comme sa Mère?

Simon.

Et si par avanture elle étoit aussi mesquine?

Eléonore.

Point du tout, Messieurs; Elle n'est ni avare, ni entêtée de la bigoterie de sa Mère. Elle n'a que seize ans, & est par conséquent trop jeune pour donner dans l'un ou l'autre de ces excès. En un mot, son cœur est encore tout neuf: Mais elle a de la disposition à devenir la meilleure femme du monde, pourvu-que son Mari ait la patience de la former. L'amour fait bien de l'ouvrage en peu de tems, & change bien le cœur d'une personne, dont l'excellent naturel n'attend que du bon exemple, les manières & la vivacité qui lui manquent.

C 5

Simon.





Simon.

Vous parlez comme un Ange, & vous méritez toute ma reconnoissance & toute mon estime. Mais si ma Promise étoit déjà ce qu'elle pourroit devenir, suivant vous, je l'en aimerois infiniment d'avantage. Sans-doute que toutes ces belles qualités sont encore cachées chez elle; mais telle est ma délicatesse, que j'aime ce qui m'enchanté actuellement, & non ce qui pourroit m'enchanter à l'avenir. Ma patience, ou si vous voulez, ma complaisance pour elle, ne se lasseroit-elle pas enfin parmi toutes les peines que je me donnerois, pour la rendre extrêmement aimable?

Eléonore.

En - vérité, je ne le crois pas. Les petites tâches deviennent imperceptibles dans un jeune cœur, pour qui l'on se sent de la passion; & je suis persuadée que vous en aimerez votre chère Christine plus tendrement encore, lorsque vous la verrez si bien disposée à mériter votre amour, & à vous ressembler.

Simon.

Il faut que je l'avouë; Vous avez le don de faire renaître dans mon cœur
mes

mes premiers sentimens pour Christine. J'ignore cependant si c'est à son extrême innocence ou à vos nobles instances, que j'aurai obligation de mon nouvel amour pour elle. Car j'étois parfaitement résolu de l'oublier.

Eléonore.

Oh! Je vous crois trop généreux, pour vouloir jamais en venir à cette extrémité.

Ferdinand (à Simon).

Ainsi vous vous en tenez donc à la résolution de l'épouser?

Simon.

Oui, je veux épouser Christine. Je veux la façonner telle que je me la souhaite.

Eléonore.

J'en ressens une plaisir extrême! Savez-vous quoi, Monsieur Simon? Fiancez-vous dès aujourd'hui, & ne vous mariez ensemble que dans un an; mais n'en sonnez mot à Madame votre Belle-Mère. Restez encore une couple de jours ici, & puis emmenez Christine avec vous: Je lui ferai compagnie. Obtenez de Madame Richard, que nous puissions aller
pren-



prendre un appartement à Berlin. Je ne quitterai point votre chère Promise. Je la produirai dans les compagnies. Je ne cesserai de l'entretenir. Je lui lirai de bons Livres & de beaux Romans. Je lui enseignerai de la Langue Françoisse ce que j'en fais moi-même. Et j'aurai soin que de jour à autre elle vous écrive tout-au-moins une Lettre.

Simon.

Vous vous engageriez à cela?

Eléonore.

Oui, & vous la verrez tous les jours; mais dans le commencement je ne vous permettrai qu'une demi-heure d'entrevuë. Vous l'attendrirez. Vous aurez pour elle toutes les complaisances imaginables, afin de l'engager à vous souhaiter, à vous désirer avec ardeur. Ce désir l'animera, l'incitera de plus en plus à s'appliquer à tout ce qui s'appelle Manières, Politesse, Gentillesse, &c. Je vous assure que vous la verrez en peu de tems aussi vive & aussi polie, qu'elle est naïve & jolie.

Simon.

L'heureux mortel que je suis! Comment! Vous vous donneriez la peine de façon-

façonner ma chère Christine, afin de me procurer un heureux Hymen ? Monsieur Ferdinand, que dites-vous à cela ?

Ferdinand.

Que voulez-vous que je dise ? J'admire la prévoyance d'Éléonore ; elle nous fait honte à tous deux. Elle est digne de toute notre estime. Suivez son conseil ; je ne saurois vous en donner de meilleur.

Éléonore.

Monsieur Ferdinand, je devrois rougir à des éloges aussi flatteurs que les vôtres. Si vous approuvez mon conseil, sachez que ce qui me le sugère n'est pas tant la prévoyance, que la tendre affection que j'ai pour une Amie, qui manque d'expérience. Je n'aspire à la reconnaissance du Public, & sur-tout à celle de Monsieur Simon, pour qui je m'intéresse particulièrement, que pour avoir la satisfaction de contribuer à lui faire faire un bon mariage ; & je serois au comble de ma joie, si, comme je n'en doute pas, j'avois l'avantage d'y réussir à l'égard de Christine.

Simon.



Simon.

Généreuse Amie, comment reconnoîtrai-je votre zèle. Vous savez, que j'ai plus de bien, que je n'en ai peut-être besoin pour mon entretien ordinaire. La fortune n'a pas été aussi libérale envers vous que la nature. Permettez-moi de suppléer à ce défaut, en vous offrant une obligation de cinq mille écus. Tant que je vivrai, & aussi long-tems qu'il vous plaira de vous fixer à Berlin, vous n'aurez pas besoin de vous inquiéter de la moindre chose. Il vous fera libre d'employer cette somme à tel usage qu'il vous plaira.

Eléonore.

Moi, Monsieur . . .

Simon.

Je prétens que cet argent vous appartient, avec la condition que vous ne m'en témoignerez aucun remerciement. Supposé même, que Christine ne soit pas la première année, telle que mon amour la souhaiteroit, je ne vous en saurai pas plus mauvais gré pour cela. Je ne mesure pas ma reconnoissance à ses progrès, mais à la noblesse de vos sentimens à son égard.

Eléo-

Eléonore.

Ne m'accablez pas de tant bienfaits, je vous en prie. J'aspire aussi peu aux Richesses qu'à la pauvreté. Cinq mille ecus troubleroient mon repos, si je les avois; & je n'en aurois que du fouci, s'il arrivoit que je n'en fisse pas toujours bon usage. Et puis je me défie trop de moi-même. Non, de grace, Monsieur Simon, ne m'enrichissez pas tout d'un coup. Ne me donnez qu'autant qu'on a besoin pour vivre dans une honnête indépendance. Je ferai toujours assez heureuse, si je me trouve en état de me passer des bienfaits de Madame Richard, & que je puisse élever Christine comme je le souhaite. Je vais faire la première ouverture de notre dessein. Accompagnez-moi, Monsieur Ferdinand, votre présence ne pourra qu'y donner plus de poids. Mais vous, Monsieur Simon, retirez-vous cependant dans l'Oratoire de Madame votre Belle-Mère. Elle ne vous donnera pas le tems de vous y ennuyer. Cherchez-le: Car, je crois que c'est l'appartement où elle s'attend de vous recevoir.

FIN DU I. ACTE.

II.



II. ACTE.

SCENE I.

MAD. RICHARD, SIMON.

Mad. Richard.

Vous venez fort à-propos. J'avois justement un mot à vous dire en particulier. Pardonnez, si je ne vous ai pas conduit dans mon Oratoire, il n'est pas trop en ordre. Je suis charmée que Monsieur Ferdinand ne vous ait point accompagné. Où seroit-il par hazard?

Simon.

Je crois qu'il a encore quelques petits arrangemens à prendre, par rapport à notre départ de demain. Mais il ne tardera pas.

Mad. Richard.

Eh bien! Je vous donne ma Fille, si vous voulez l'aimer & lui être fidèle & constant.

Simon.

Je ne saurois vous remercier assez de ce gracieux présent. Vous pouvez compter

ter , que j'aimerai Mademoiselle votre Fille comme moi-même.

Mad. Richard.

Voilà qui est fort bon. Les Mariages font écrits au Ciel. Dieu les bénit & y fait régner la plus tendre union , lorsqu'on a son recours à lui par la prière & le chant. Accoutumez ma Fille à la prière , & ne souffrez pas qu'elle donne dans toutes ces maudites modes à l'égard des habillemens. J'ai encore de très-jolis habits. Je lui en ferai présent de quelques-uns , quelle peut encore porter toute sa vie , en mémoire de sa Mère & de ses Ayeules.

Simon.

Oh, j'aurai bien soin de la fournir d'habillemens.

Mad. Richard.

Oh non , mon Fils ; des cinq mille écus qui je lui donne , je ne prétens pas que vous en employez un seul dénier à des habillemens. Vous mettrez le Capital en Rente , & vous aurez soin d'en convertir les Intérêts mêmes en Capital. Telle est ma volonté. Pauvre Veuve que je suis , comment pourrai-je me passer de tant d'argent , avec un si grand ménage !

D

Simon.



Simon.

Belle-Mère, (qu'il me soit permis d'ufer maintenant de ce titre,) s'il arrivoit qu'il vous manquât la moindre chose, vous pourrez toujours avoir votre recours à moi.

Mad. Richard.

A la prière, voulez-vous dire ? Oui, j'aurai mon recours à la prière. J'ai été obligée de me relâcher aujourd'hui de mon heure ordinaire ; mais Dieu me le pardonnera. Je prétens bien le réparer une autre fois. J'ai résolu de faire demain une petite offrande à Dieu ; vous y pouvez contribuër de quelque chose, si vous voulez.

Simon.

De bon cœur. Voudriez-vous peut-être donner quelque bagatelle aux pauvres, ou destiner une certaine somme pour l'éducation de quelques pauvres Orphelins ? Avec plaisir ! Je voudrois pouvoir rendre tous les hommes heureux.

Mad. Richard.

Eh mon Dieu ! Les Pauvres ! On ne fait pas toujours ce que deviennent les aumônes. Il y a tant de coquins. Non, non : Lorsque j'accouchai de Christine, je
 fis

sis revêtir les Fonts baptismaux dans notre Eglise ; à-présent qu'elle se marie, je veux faire une œuvre de piété, & suis intentionnée de revêtir l'Autel. Je prendrai pour cela de bon drap rouge, que j'embellirai de Galons de Tombac ; car cela ne laissera pas que de monter bien haut. Pauvre Femme ! Que votre main droite ne sache pas ce que fait votre gauche. Je le ferai de bon cœur, & sans le moindre scrupule : Car, qui donne à l'Eglise, prête à Dieu, & l'Éternel le lui rendra au double.

Simon.

Faites revêtir l'Autel. Et moi, je destine un petit Capital pour l'entretien des pauvres honteux.

Mad. Richard.

Voilà bien d'une autre ! Les pauvres honteux ! Tenez, je fais quelquefois l'aumône à un pauvre homme, qui s'est abîmé à la reconstruction de ma Maison. Je le trouvai dernièrement assis dans la rue à la porte de la Ville. Vous imagineriez-vous bien qu'il avoit du pain blanc dans la main, & qu'il le mangeoit ? La méchante engeance, que cette gourmande race !

D 2

Simon.



Simon.

Qui fait, qui le lui avoit donné. Supposé même qu'il l'eut acheté, peut-être est-il si misérable, qu'il ne peut plus manger de pain bis. Eh, parce-qu'il est pauvre, lui est-il défendu de se faire du bien?

Mad. Richard.

Comment? Ne sauroit-il ménager? Ne pouvoit-il pas en acheter de la biere? Il n'entre pas de pain blanc chez moi de toute l'année, & cependant je ne m'en porte pas plus mal. Si je n'avois épargné avec mon Mari, d'où seroit venu le bien? J'ai été sept fois en couches, & chaque fois j'ai fait un présent à l'Eglise. A la naissance de mon Fils aîné, je fis présent à l'Autel d'un beau Rituel orné d'une magnifique garniture d'argent, parceque je le destinois à l'état ecclésiastique, &

Simon.

Sans tant de discours, je donne cinquante écus, pour ceux qui en auront besoin.

Mad. Richard.

Non, non! Ecoutez-moi. A la naissance de ma première Fille, je fis faire un
riche

riche Scapulaire ; & ce n'eut pas été sans dessein , si Dieu l'avoit permis. Elle auroit sûrement épousé un homme d'Eglise, en cas qu'elle eut vécu. L'Eglise a déjà reçu de moi neuf sortes de pièces , pour son ornement ; & ce sera demain la dixième. Elles me coutent toutes ensemble près de trois cens écus : Mais je ne m'entendrai pas-là. Qui fait si Dieu ne me le rendra pas d'un autre côté ? Ne vous êtes-vous pas fait conduire par-ci par-là dans l'Eglise ? Vous y aurez vu à chaque pièce les premières lettres de mon Nom ; ce n'est pas que je veuille que l'on parle de mes bienfaits ; mais c'est afin que d'autres n'aient pas l'effronterie de s'en faire honneur , en s'attribuant le titre de Bienfaiteurs. Où vous verrez les lettres initiales M. C. R. , cela signifie, Marie-Christine Richard, & c'est de moi.

Simon.

Mais , je pensois que votre Eglise avoit d'ailleurs de grands fonds. Maman ne pourroit-elle pas sans cela faire quelque'autre bonne œuvre ? Votre Gouvernante , Mademoiselle Eléonore , mériteroit bien , à mon avis , que vous pensassiez à son entretien futur , ou , si l'envie

D 3

lui



lui en prenoit de se marier, que vous lui fixassiez une petite dot : C'est bien une honnête Fille.

Mad. Richard.

Cette honnête Fille n'a besoin de rien. Pourvu qu'elle ait des Livres & des Romans, elle est contente, & ne pense à rien autre chose. Sa conduite ne me plait point du tout. Elle auroit bien voulu inspirer des manières galantes à ma Fille. Dernièrement, elle lui donna un Livre à lire, je ne fais si c'est *Pemala* ou *Pamela*. Quoiqu'il en soit, c'étoit un Livre d'amour, dont l'estampe présentoit le Diable derrière une femme, qu'il vouloit séduire. Mais par-bonheur, je survins à-propos, & je l'arrachai des mains de ma Fille. Quels détestables Livres!

Simon.

Pamela est un fort bon Roman, qui fait aimer l'innocence & la vertu. Un Prêtre en Angleterre en a même recommandé la lecture en chaire.

Mad. Richard.

Et quand dix Prêtres s'en seroient mêlés, je ne veux absolument pas que ma Fille s'amuse à lire des Romans. Que peut dire un Prêtre Anglois de la vertu?

Ces

Ces gens-là ne font-ils pas de la secte de Calvin ? Voulez-vous rendre ma Fille Calviniste ?

Simon.

Ma chère Mère, ne vous emportez pas, je vous prie.

Mad. Richard.

Je ne m'emporte pas. Et en un mot, Eléonore est trop mondaine. Elle fait comme les autres. Elle s'est fait couper les cheveux ; se les fait accommoder, & se donne les airs de lire pendant ce tems-là dans un livre. Elle porte des Andriennes, une grandissime Jupe à baleine, & souvent elle ne mettra pas un tablier de toute la semaine. Ah ! si j'avois osé en faire autant du vivant de ma Mère, comme elle m'auroit soufferte dans la Maison ! Elle m'en auroit chassé sur l'heure.

Simon.

Mais toutes ces choses sont fort innocentes en elles-mêmes. Ce sont des modes & des usages, qui ne font ni bien ni mal. Qu'importe à la vertu que l'on porte une Andrienne, ou un habillement en forme de longue pelisse ? pourvu-que le cœur ne s'attache pas à ces niaiseries.

D 4

Mad.



Madame Richard.

Je vous entens, Monsieur l'indifférent. Tous vous est égal, comme je vois. Mais non, ma Fille est encore à moi; & plutôt que de devenir mondaine, j'aime-rois mieux qu'elle restât pucelle toute sa vie.

Simon.

Ne craignez rien. Je vous répons de sa Religion & de sa vertu. L'une & l'autre me sont également précieuses. Cependant, si vous l'agréez, nous célébrerons dès-à-présent les promesses en présence de quelques bons amis.

Mad. Richard.

Je ne saurois oublier les grands éloges que vous m'avez faits d'Eléonore. Je ne fais; mais il me semble qu'elle n'est guères instruite de sa Religion. Souvent il lui arrivera de chanter à-peine un cantique de toute la journée; & notez, qu'elle n'a qu'un seul livre de prières.

Simon.

Mais la prière se peut faire dans le silence, & sans qu'il soit toujours besoin de livre pour cela.

Ma-



Mad. Richard.

Et quoi ? Faudra-t-il donc prier Dieu par cœur ?

Simon.

Qui connoit sa Religion & son cœur, saura bien prier des deux façons. Et qui ne connoit ni l'un ni l'autre, ne formera jamais qu'un vain jargon de toutes ses prières, quelque bonnes qu'elles soient. Mais, ma chère Mère, parlons de quelque autre chose; ne seriez-vous pas d'humeur de me venir voir bientôt à Berlin.

Mad. Richard.

Je n'en fais rien. Mais, d'où prendrois-je les frais du voyage ? Les dépenses sont trop grandes chez moi. Trois de mes Filleuls se sont mariés cette année; j'ai été une fois Marraine, & ma Filie deux fois. On enterra hier au Fauxbourg une vieille fille de soixante ans, pour qui je fis faire une Couronne d'un florin & un habit mortuaire du plus beau coton que j'aie pu trouver. Elle avoit un air charmant dans cet habillement, & à la voir dans le cercueil, vous eussiez dit qu'elle étoit encore en vie. Le Crucifix seul m'a coûté dix-neuf gros.

D 5

Le



Le bon Dieu ne laissera pas ce trait sans récompense.

Simon.

Etoit-elle donc si pauvre, qu'elle n'eut pu être enterrée sans cela ?

Mad. Richard.

Hélas oui ! Elle n'avoit au monde que vingt écus, dont elle a fait ma Fille son héritière. Ses indignes parens vouloient la faire enterrer dans ses habits ordinaires, & la faire mettre dans un cercueil noir, sans couronne, sans la moindre chose. Je ne fais à quoi ces pestes de gens-là pensent, & s'ils ne se font pas conscience de commettre un péché. Dieu merci, que l'on connoit mon bon cœur. Il ne se passe pas une semaine, que l'on ne me vienne demander une couronne pour un mort ; & quelque pénible que cela me soit, je ne laisse pourtant pas que d'en faire faire. C'est bien la dernière faveur que l'on puisse témoigner à quelcun dans ce monde. Feu ma Mère pensoit de même. Dieu ! que de gens ont suivi son convoi ! Que d'éloges ne faisoit-on pas de sa piété ! Je crois qu'on m'en fera tout autant, & qu'il y aura bien du monde à mon enterrement.

Simon.

Simon.

Fasse le Ciel que ce fatal moment soit encore éloigné, & que j'aie encore long-tems le plaisir

S C E N E II.

ELEONORE, CHRISTINE, ET
LES PRECEDENS.

Eléonore.

Le Café est déjà fait. Je l'ai fait porter dans le grand Poële, & Monsieur Ferdinand vous attend.

Mad. Richard.

Ça, venez, Monsieur Simon. Nous irons prendre au plutôt nos arrangemens avec Monsieur Ferdinand; car à six heures j'ai mes exercices de dévotion. Cependant, Christine, restez encore ici un moment avec Eléonore, jusqu'à ce que nous ayons fini; après quoi je vous ferai appeler toutes deux.

(Ils s'en vont.)

SCE-



S C E N E III.
ELEONORE, CHRISTINE.

Eléonore.

Eh bien, ferez-vous contente d'aller passer encore une année avec moi à Berlin, en attendant le jour de vos nocés ?

Christine.

Oh qu'oui ; pourquoi pas ? pourvu que Maman & Monsieur Simon y consentent.

Eléonore.

Mais le tems ne vous durera-t-il pas trop jusqu'au mariage ? Le désir de posséder ce qu'on aime, ne se reprime pas aussi facilement que l'on pense.

Christine.

Je ne me sens aucun désir extraordinaire.

Eléonore.

Ne voulez vous donc pas de Monsieur Simon ?

Christine.

Mais oui, pourquoi pas ? Vous me conseillez vous-même de le prendre ; &
je

je fais que vous ne me voulez que du bien. Je m'en repose entièrement sur vous.

Eléonore.

Il est vrai que je ne vous veux que du bien ; mais enfin, c'est à vous à y réfléchir, & à voir si vous vous sentez de l'inclination pour Monsieur Simon.

Christine.

Je vous avouë, que Monsieur Simon me plait fort ; mais il me parle un langage, que j'ai peine à comprendre ; peut-être lui paroît-je moi-même trop naïve.

Eléonore.

Tranquilisez-vous là-dessus. On n'exige pas un si grand sçavoir des personnes de notre sexe. Pourvu-que nous joignons l'esprit & la vertu à l'amour le plus tendre, nous avons tout ce qu'un Mari peut raisonnablement prétendre de nous.

Christine.

Eh bien, je l'accepte, pourvu-que je lui convienne : Mais s'il ne me veut pas ; cela m'est égal. Vous savez comme je suis bâtie : Je fais tout comme on veut.

Eléo-



Eléonore.

O ! ne foyez donc pas si indifférente. Vous me faites une peine extrême. J'aime-rois beaucoup mieux vous entendre dire , qu'un moment fans Monsieur Si-mon, vous est un fuplice.

Christine.

C'est ce que je ne faurois dire ; Non, je fuis trop fincère pour cela.

Eléonore.

Mais il vous aime fi tendrement. Pourquoi ne fenteriez - vous rien pour lui, ma chère Christine ? C'est un fi bel homme & fi aimable.

Christine.

Je vous affûre, que de ma vie, mon cœur ne s'est encore pas fenti ému à la vuë d'un homme. Cela n'est pas éton-nant. Je ne vois aucune compagnie ; & ma Mère m'a défendu d'avoir le moindre entretien avec qui que ce foit. Tâchez du - moins, ma chère Eléonore, que j'ac-quierre par vos foins les agrémens qui me manquent. Vous me trouverez tou-jours difpofée à fuivre vos confeils. Li-fez - moi fouvent le *Speftateur* : J'y trou-ve de jolies hiftoires. J'aime-rois à me
for-

former l'esprit, si ma Mère n'étoit pas si
 fevère, & ne me tourmentoit pas toujours
 avec son aiguille & son chant.

Eléonore.

Quoi ! Vous n'auriez jamais aimé ?

Christine.

Jamais ; Et l'on m'ôteroit la vie, que
 je ne pourrois dire, ce que c'est que l'a-
 mour ou la haine. Jamais homme ne m'a
 encore donné de baiser, sinon mon
 Amant, qui m'en déroba dernièrement
 un sur la bouche.

Eléonore.

Mais vous l'aurez d'autant mieux senti,
 ce baiser, puisque c'étoit le premier ?

Christine.

Ni plus ni moins que ce que je sens
 lorsque vous me baisez ; excepté que j'en
 ai rougi, parce-que ma pudeur en souf-
 froit.

Eléonore.

Je crois bien que la pudeur y a eu le
 plus de part ; mais qui vous répond que
 l'amour n'y a pas eu la sienne ? Nous
 éprouvons souvent ce sentiment, sans sa-
 voir que c'est de l'amour. Le désir qui
 nous



nous porte vers une personne est la marque la plus sûre de l'amour.

Christine.

Je ne me sens de désirs pour personne, que pour vous, & quelquefois pour Maman. Ne vous offensez pas de ma foiblesse, si c'en est une: Mais n'est-ce pas, que vous ne m'en aimez pas moins, malgré que je vous paroisse encore si neuve?

Eléonore.

Non, ma chère Enfant. Plût au Ciel, que je pusse vous rendre parfaitement heureuse! Je ne puis m'empêcher d'aimer en vous ce cœur naturel & sans fard. Il ne vous manque que du monde. Un entretien solide & de bons livres vous feront faire bien du chemin en peu de tems; & je ne desespère pas de me voir bientôt dans le cas de pouvoir profiter de vos leçons.

Christine.

Dites-moi, je vous en prie, en quoi je puis vous faire plaisir. Je ferai tout au monde pour vous. Je vous aime plus que ma Mère. Ah! si j'avois la facilité de m'exprimer comme vous! Faites bien attention, lorsque Mr. Simon reparoîtra; je

je ne ferai pas capable de dire un seul mot. Je crains toujours qu'il ne m'échappe quelque chose de déplacé, parce-que je ne fais que dire. Les voici : Je crois qu'ils viennent me chercher pour donner mon consentement : Je m'en vais mettre au-plus-vîte ma petite Croix de diamans.

S C E N E IV.

S I M O N , F E R D I N A N D ,
E L E O N O R E .

Simon.

De ma vie je n'ai vu pareille femme !
Tout est rompu, ma chère Eléonore ; & en un mot, il n'en fera rien de ce mariage.

Eléonore.

Oh, vous badinez. Christine va revenir, prenons toujours les devans.

Ferdinand.

Non, non. C'est bien notre sérieux. Il n'en fera certainement rien.

Eléonore.

Dites - moi , au nom de Dieu , que s'est-il donc passé de nouveau ?

E

Simon.



Simon.

Il est aisé de vous le dire. La bonne Femme se préparoit à me verser une tasse de Café. Elle prit dix morceaux de sucre les uns après les autres, avant que d'en pouvoir trouver un petit à sa fantaisie, & dix fois elle me demanda si je l'aimois doux, m'assurant que le sucre caufoit beaucoup de phlegmes.

Eléonore.

Cela ne devoit pas vous étonner. Chez elle, tout ce qui coute de l'argent est pernicieux. Et vous pouvez vous féliciter, qu'elle ait fait faire du Café pour l'amour de vous. C'est un honneur que ne reçoit pas même son Directeur. Le Café d'aujourd'hui est le second, qui se soit fait dans sa maison depuis un an. Mais qu'arriva-t-il encore?

Simon.

Je riois déjà à moitié en prenant la tasse en main. Et au moment que je me préparois à la vuidier, elle se mit à nous faire l'histoire du signe qui parut, nous dit-elle, à la naissance de Christine. J'avois peine à m'empêcher d'éclater. Enfin, jettant mes regards du côté de Monsieur

sieur Ferdinand, parce - que j'étouffois de rire, il arriva que je laissai tomber la coupe par terre.

Éléonore.

Je n'espère pas, qu'elle se fera brisée? Madame votre Belle - Mère ne vous le pardonneroit pas de toute sa vie.

Ferdinand.

Oh certes, je ne me soucierois pas, que ma Cousine me fit tant d'honneur. Abrégez la piteuse aventure le plus que vous pourrez, & faites, que nous sortions bientôt d'une maison dont la Maîtresse est si râtière.

Simon.

La tasse se brise, & au moment qu'elle tomboit, il m'échapa ce mot: *Le Diable!* terme que j'ai coûtume de prononcer toutes les fois que je m'effraie. Bref, elle fit là-dessus d'horribles grimaces. Savez-vous bien que ces manières d'agir ne me plaisent pas, se prit-elle à dire? Je crois que vous vous moquez de moi, & que vous avez laissé tomber la tasse à dessein. Est - ce que mon Oratoire est assez bon pour y jurer le Diable? Sommes-nous au Diable, moi & mon enfant? N'avez-vous donc pas de Religion? Vous n'au-



rez point ma Fille. Je ne veux pas perdre de la fo te une Fille & cinq mille écus. Entendez - vous ? Vous ne l'aurez pas ! Le Diable ne loge pas chez nous ! Voilà les caresses qu'elle me fit.

Eléonore.

Que fites - vous là - dessus ?

Simon.

Vous pouvez bien vous imaginer, que je ne gardai plus de mesures avec elle. Je lui dis tout net, que je lui étois très-obligé de l'honneur de devenir son Gendre, & que je prenois le parti de me retirer.

Eléonore.

La chose ne pourroit-elle donc pas se redresser ?

Ferdinand.

Non, cela est impossible. Elle nous a fort bien dit des grossièretés. Et elle ne mérite pas, que Monsieur Simon pense d'avantage à elle.

Eléonore.

Il n'y a que la pauvre Christine que je plains. Qu'y peut-elle là - dedans ? Hélas ! C'est bien la meilleure Enfant du monde.

Simon.

Simon.

Je la plains aussi. Je lui souhaite le meilleur Mari du monde, & je lui laisse tous les présens que je lui ai apportés : Ils me montent à mille écus. La pauvre Christine ne m'étoit peut-être pas destinée!

Eléonore.

Quoi! Vous abandonneriez cette aimable Enfant? Ne le faites pas; je vous en conjure.

Simon.

Ma chère Eléonore, les prières sont inutiles. Je ne crois pas que Christine ait tant d'amour pour moi. Je crois même, qu'il lui fera plus aisé de m'oublier, que nous ne pensons vous & moi. J'ai déjà fait un nouveau choix, & plût à Dieu

Eléonore.

Vous êtes bien changeant. Je ne vous eusse jamais cru tel.

Simon.

Ne me tourmentez pas. Je suis franc; mais je vois bien que Christine n'est pas née pour moi. Mon infidélité lui sera aussi indifférente, que mon
 E 3 amour.



amour. Elle trouvera dix Maris contre un. Parbleu, n'est-elle pas belle & riche ?

Eléonore.

Ainsi vous êtes donc résolu de partir sans elle ?

Ferdinand.

Oui, Mademoiselle, demain matin, s'il y a quelque chose pour votre service à Berlin. Ça, Monsieur Simon, prenez toujours congé.

Simon.

Adieu, chère Eléonore, portez-vous bien! Monsieur Ferdinand, retirez-vous pour un instant. J'aurois deux mots à dire en particulier à Eléonore. Mais non, restez, & appuyez ce que je vais lui dire. (A Eléonore.) Oserois-je vous déclarer quelque chose, qui vous regarde peut-être de plus près que vous ne pensez? Permettez, aimable Eléonore, que je m'explique envers vous sans contrainte & sans détour. Je vous aime: Je vous offre mon cœur & mon amour, & je m'estimerois heureux, si je pouvois me flater de quelque espoir avant mon départ.

Eléo-

Éléonore.

Je ne fais que répondre à cette déclaration. Peut-être devrois-je la payer de quelques mots d'indifférence, ou simplement d'un geste, à la façon de notre sexe. Peut-être devrois-je vous punir vous-même de quelques complimens, de ne m'aimer qu'après avoir inutilement tenté d'obtenir mon Amie. Cependant, vous pouvez juger à mon étonnement, si votre déclaration m'est indifférente. N'exigez pas de moi, que je m'explique. Je vous estime infiniment & connois vos mérites. Néanmoins, si ce que je sens pour vous doit être quelque chose de plus que de l'estime, je vous assure, que j'aimerois mieux perdre tout au monde, que de vouloir priver Christine de sa fortune. Et si vous êtes convaincu que je l'aime, que je fais cas de son amitié & de sa vertu, il seroit superflu de vous faire attendre une réponse plus précise.

Simon.

Mais, si Christine avouoit

Ferdinand.

Oui, si elle avouoit elle-même qu'elle n'a plus de prétensions sur le cœur de

E 4

Mon-



Monsieur Simon, ne lui donneriez-vous pas alors quelque espérance ?

Eléonore.

Il faudroit pour cela que Christine ne connut point tout le mérite de son Amant. La voici.

SCENE V.

CHRISTINE, ET LES
PRECEDENS.

Christine (à Eléonore).

Je viens ici de la part de Maman, qui m'a chargée de vous dire quelque chose en particulier.

Eléonore.

Messieurs, Madame Richard vous fait prier de ne la plus incommoder de vos visites ; c'est à-présent son heure de prières.

Ferdinand.

Nous ne ferons pas si incivils. Nous nous en allons d'abord. Monsieur Simon, dites à Mademoiselle Christine, que sa Maman

Christine.

Je le fais déjà, Messieurs. Et je vous dirai naturellement, Monsieur Simon, que

⋮

que Maman m'a défendu de ne plus penser à vous. Excusez ma franchise. Je vous estime infiniment ; mais je n'ai pas encore envie de me marier.

Simon.

Ainsi, vous me permettez donc de vous retirer ma parole ?

Christine.

Oui. Et j'espère que vous ne m'en voudrez pas plus de mal pour cela. J'ai pour vous toute l'estime imaginable.

Simon.

Et de ma part, aimable Christine, j'aurai pour vous toute ma vie l'estime la plus parfaite, & je vous souhaite de tout mon cœur un Mari, qui ait infiniment plus de mérites que moi. Conservez-moi cependant toujours votre amitié, &, pour marque que vous n'aurez point de rancune, acceptez ces bagatelles, que je vous destinois en présent de noces: C'est la seule grace que je vous demande avant mon départ.

Christine.

Eh bien, je les accepte ; mais à condition, que vous me permettiez de vous demander une grace, à mon tour. Mais



que je suis hardie ! Je vous le dirai doucement, si cela ne vous fait pas de peine.

(Elle lui parle bas.)

Simon.

Offrir mon cœur à Eléonore ?

Christine.

O ! Pourquoi me trahissez-vous ? Je vois bien que vous voulez me faire affront.

Eléonore.

Pourquoi Monsieur Simon devrait-il penser à moi ?

Christine.

Mais, vous savez que je vous aime. Ah ! si je pouvois vous témoigner tout l'attachement que j'ai pour vous. Ma chère Eléonore, oserois-je vous offrir les bijoux dont Monsieur Simon m'a fait présent ?

Eléonore.

Ma chère Enfant, je suis toute confuse de vos bontés. Je vous ai toujours voulu du bien ; mais, mon Dieu, vous m'en voulez bien d'avantage.

Ferdinand.

Eh quoi ? Monsieur Simon devra-t-il tourner ses vûes du côté d'Eléonore ?

Christi-



Christine.

C'est ce que je ne saurois dire. Ce seroit trop de hardiesse à moi.

Simon.

Dites - le , mon Ange. Sauroit - on vous refuser quelque chose ! Disposez de tout mon bien , vous & Eléonore ; c'est le moins que je puisse vous offrir , si c'est là ce que vous désirez.

Christine.

Non , ce n'est pas du bien , que je désire. Je souhaiterois , que vous

Simon.

O ! dites donc ce que vous souhaitez ; je vous en conjure.

Christine.

Je souhaiterois . . . Mais non , je ne le puis dire : Ma sincérité , pourroit vous offenser , vous & Eléonore.

Eléonore.

Ne craignez rien. Je connois votre bon cœur. Découvrez - nous vos désirs , sans quoi votre Mère pourroit survenir.

Christine.

Monsieur Simon , disposez du cœur , que vous m'aviez offert

Simon.



Simon.

En faveur d'Eléonore ?

Christine.

Juste. Oh, faites-le, je vous en prie : Elle est bien plus digne de vous, que moi. Je suis trop jeune. J'ai si peu de manières. Mais Eléonore Ah ! si ma prière

Simon.

Entendez-vous, chère Eléonore, ce que dit votre bonne Amie ?

Eléonore.

Je suis si confuse de sa naïveté, qu'il faut que je me retire, si je ne veux faire voir dans mes yeux des marques de ma foiblesse.

Christine.

Ah, ne vous en allez donc pas.

Simon (à Eléonore).

Voulez-vous que ma prière & les vœux de Christine s'accomplissent ? M'est-il permis d'espérer, aimable Enfant ? N'attendez pas de moi d'autre déclaration. Je suis trop attendri, pour pouvoir vous en dire d'avantage. Mon bonheur est entre vos mains. Je ne veux pas le devoir à mes instances, mais à la disposition libre de votre cœur.

Eléo-

Eléonore (à *Christine*).

J'aurois l'audace, chère Amie! de vous dérober votre Amant? Vous me solliciteriez à le faire?

Christine.

Ah! s'il ne dépendoit que de moi de vous rendre heureuse! Vous avez infiniment plus de mérites que moi. Je suis encore trop jeune; & je souhaiterois que personne au monde ne possédât Monsieur Simon, que vous. Quelle satisfaction n'en aurois-je pas! Le Ciel m'est témoin, que je le pense aussi sincèrement que je le dis.

Simon (à *Eléonore*).

Décidez-vous. Mais ne consultez que votre cœur. Sondez-le, & voyez si vous pouvez m'aimer. Je vous aime, & ne souhaite rien avec plus d'ardeur, que de pouvoir vous le témoigner toute ma vie.

Ferdinand (à *Eléonore*).

Faites donc que notre départ soit heureux. Quelle satisfaction n'aurions-nous pas de notre voyage, s'il étoit accompagné de toutes vos bonnes grâces, & bien plus, de votre consentement!

Eléo-



Eléonore.

Ah! quel dénouement est-ce là! Me suis-je jamais avisée de penser au mariage, & quand est-ce que j'ai projeté d'enlever à la meilleure de mes Amies le plus aimable des humains? Monsieur Simon, envisagez bien mon état. Mon cœur fait toute ma richesse, c'est tout ce que je possède au monde.

Christine.

Je prierai Maman, de vous donner quelques milliers d'écus de mon bien.

Eléonore.

Gardez-vous en bien, mon enfant; la bonté de votre cœur pourroit me causer les plus vives amertumes.

Simon.

S'il n'y a que votre état, qui vous inquiète, je suis heureux. Votre esprit & vos vertus sont quelque chose de plus précieux que toutes mes richesses. Et pourquoi m'objecter votre état? Ne jouissez-vous pas d'un Capital, dont je vous ai déjà fait présent? Eh bien, puis-je me flater de quelque espérance, aimable Eléonore?

Eléo-

Eléonore.

Oui. Je vous donne mon cœur, & vous demande le vôtre: Mais, avec tout le bonheur qui m'environne, je rends peut-être la meilleure de mes Amies malheureuse!

Christine.

Non, non, chère Eléonore. Faites seulement en-sorte, que Monsieur Ferdinand m'emmène avec lui à Berlin, & qu'il m'obtienne de Maman la permission de vous y accompagner, afin que j'aie le plaisir d'être de tems en tems avec vous, & que je puisse encore profiter de vos instructions.

Eléonore.

C'est ce que je souhaiherois aussi du meilleur de mon cœur, que de vous avoir auprès de moi. Ah! si Madame votre Mère vouloit avoir un seul moment de bonté en sa vie.

Simon.

Je tâcherai de moyenner l'affaire par le canal de mes amis de Berlin.

Ferdinand (à Christine).

Je vous promets, que je ne jouirai pas d'un moment de repos, que je ne
vous



vous aie procuré une retraite chez moi, auprès de ma Femme. Tout y fera à votre service, & j'en agirai avec vous comme envers ma propre Fille.

Christine.

Que je m'estime heureuse! Mais, Monsieur Simon, quand viendrez-vous prendre Eléonore?

Simon (à Eléonore).

Oserois-je vous proposer de m'accompagner dès-à-présent à Berlin? En ce cas je m'arrêteroïs encore quelques jours ici.

Eléonore.

Je vous suivrai partout où il vous plaira, pourvu-que Christine soit de la partie.

Christine.

Je vais prier Maman de me le permettre.

Simon.

Cependant, nous irons, Monsieur Ferdinand & moi, au magasin, pour y choisir un service de fine Porcelaine, que j'enverrai à la bonne Maman: Je crois que cela lui fera oublier la tasse & sa colère contre moi. (A Eléonore.) Vous voilà donc à-présent ma Promise?

Eléo-

Eléonore.

Je suis toute à vous & parfaitement heureuse, si je puis me flater, que vous m'aimerez constamment toute votre vie. Dès demain, je serai prête à vous suivre.

Christine.

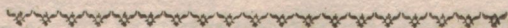
Voyez-vous, ma chère Eléonore, c'est-là la recompense de votre esprit & de la noblesse de vos sentimens. Maman vous a causé de grands chagrins. Pardonnez-le lui, & tenez-moi lieu de Mère. Venez, nous irons lui parler.

FIN DU II. ACTE.



F

III.



III. ACTE.

SCENE I.

MAD. RICHARD, CHRISTINE.

Mad. Richard.

Je te le dis, ne pense plus à lui. J'irois plutôt comparoître au Grand-Consistoire, que de permettre jamais que Simon t'épousât. Mes cendres ne jouïroient d'aucun repos au tombeau, si je te savois si mal pourvuë. Je ne veux pas d'un Beau-Fils, qui n'a ni conscience, ni Religion; qui ose jurer le Diable en ma présence, & qui a la méchanceté de me casser une tasse à Café!

Christine.

Peut-être ne l'a-t-il pas fait exprès. Je ne le crois pas si méchant.

Mad. Richard.

Comment? Oserois-tu bien encore prendre son parti, le justifier? Cela ne signifie-t-il pas, que tu le veux? Déloyal Enfant! Je te deshériterai, je te chasserai de la maison, je ne veux plus
en-

entendre parler de toi. Voyez, le Sieur Simon, ton Monsieur Simon, te fera donc plus cher que ta Mère ? Je ne dirai plus un *Pater-noster* pour toi, si tu ne t'en désiste.

Christine.

Ne vous enflammez donc pas contre moi : Je suis innocente : Je ne m'embarrasse ni de Monsieur Simon, ni de tout autre homme. Vous me faites assurément tort, Maman, si vous voulez le savoir.

Mad. Richard.

Et qu'ai-je donc besoin de savoir ? Que tu t'es déjà promise avec lui ? Que tu t'es laissée éblouir de sa belle figure ? Assurément je ne l'ai donc pas vu, quand il t'a pris dernièrement un baiser dans ce poële ici tout proche ? N'est-ce pas, que cela t'a bien plu ? Que ne lui laissois-tu prendre aussi autre chose. Qui fait, ce qui s'est déjà passé ? Vilaine mal-apprise que tu es !

Christine.

Ah Maman, ne me traitez donc pas de la sorte. Pensez que je suis votre Fille, & ne m'affligez pas par des soupçons aussi injustes. Je ne puis me justifier que par mes larmes.

F 2

Mad.



Mad. Richard.

Oui, va, pleure ! Voilà comme elles font toutes quand elles n'ont pas bonne conscience. N'as-tu pas encore été courir après lui, il y a une heure ? Est-ce là la conduite d'une honnête Fille ? As-tu peur de n'être pas assez tôt environnée d'une troupe de marmaille ? (Christine veut s'en aller.) Non, non, reste ici. Es-tu déjà lassé d'entendre mes remontrances ? Tu ne veux pas suivre mon exemple. La maison de correction, pour des filles de ton espèce, la maison de correction, & au-lieu d'un mari, la quenouille en main !

Christine.

Mais, Maman, je n'ai rien fait. Je n'ai point commis la moindre chose.

Mad. Richard.

Comment ? Oses-tu bien encore raisonner ? Ne fais-tu plus le quatrième Commandement ? Qui viole le quatrième, viole aussi le cinquième ; car c'est tuër ses pauvres parens que de leur desobéir. Veux-tu à toute force donner la mort à ta Mère, afin de vivre à ta fantaisie, & jeter à la tête d'un méchant homme

me

me un bien que j'ai amassé à la sueur de mon corps ? Malheureuse Mère que je suis ! Dis-moi, veux-tu encore de ton Simon ? Ça, réponds-moi, oui ou non ?

Christine.

Non, je ne veux jamais l'avoir.

Mad. Richard.

Eh bien, donne-moi la main là-dessus, & tout sera oublié. Ainsi, tu ne l'aimeras donc plus ?

Christine.

Non, Maman.

Mad. Richard.

Tu me promets donc de le haïr toute ta vie ?

Christine.

Mais pourquoi le haïrois-je ? Il ne m'a jamais fait de mal : Et c'est contre la Bible, que de haïr son prochain.

Mad. Richard.

Contre la Bible ? Voilà une plaisante réponse. Qui l'entend mieux l'Écriture, ou ta Mère, qui depuis quarante ans y a lu tous les jours une heure, ou une petite fille comme toi qui fait à-peine lire depuis six ans ? Ignorante que tu es ! Je

F 3

veux



veux moi, que tu le haïsse, puisque je le
hais. Un homme, qui jure & maudit,
qui ne donneroit pas une chandelle à
l'Eglise, quoi ! tu hésiterois à haïr un tel
homme ? Tu voudrois encore l'aimer ?
Ai-je donc fait venir le vieux *Magister*
sept ans entiers dans la maison, pour que
tu sois si mal instruite de ton Christianis-
me ? Pauvre Femme que je suis ! Avoir
jetté tant d'argent d'écolage par la fenê-
tre ! Il faut que tu le haïsse, c'est assez
que je le veuille. Retire-toi de mes
yeux.

(Christine s'en va.)

SCENE II.

MAD. RICHARD, ELEONORE.

Eléonore.

Monsieur Simon vous fait . . .

Mad. Richard.

Que Monsieur Simon s'en aille où il
voudra ; Il n'a rien à faire chez moi.
Voudriez-vous à-présent jouer le rôle
d'entremetteuse ? Voulez-vous faire fai-
re quelques écarts à ma Fille, si elle n'y
est déjà tombée d'elle-même ? Cela
me plait, assurément. Vous n'insinuëz
pas

pas à ma Fille de prier & de chanter ;
 mais bien de se livrer à l'amour. Voilà
 qui convient bien à une fille, qui ne de-
 vroit favoir parler d'autre chose que d'in-
 nocence ! Où voyez - vous que je me
 conduise de la sorte ? Vous vous gardez
 bien de fréquenter mes heures de prières ;
 mais quand Monsieur Ferdinand & Mon-
 sieur Simon sont ici, alors Je n'en
 dis pas d'avantage.

Eléonore.

Madame Richard, je vous ai laissé par-
 ler exprès, pour entendre mes péchés ;
 mais, en-vérité, je suis encore à favoir
 jusqu'à cette heure, ce qui vous a ren-
 duë de si mauvaise humeur contre moi.
 Pensez-vous donc, que je séduise Christ-
 tine ? Cette accusation est trop injuste,
 pour que je prenne la peine de m'en la-
 ver. Tant que ma conscience n'aura au-
 cun reproche à se faire, j'écouterai les
 vôtres avec indifférence, ou tout-au-
 moins sans dire mot.

Mad. Richard.

Comment, impertinente ! Vous ose-
 rez encore vous moquer d'une bonne
 vieille Femme comme moi ! M'estimez-
 vous donc si peu, que vous ayez le front de



me donner un démenti en ma présence! Est - ce là le remerciement que je mérite pour toutes les bontés que vous avez reçues chez moi pendant treize mois? A Dieu ne plaise que je veuille vous reprocher mes bienfaits, je ne suis pas si effrontée. J'oublie même que vous avez trouvé du pain chez moi depuis si long-tems; Mais que vous puissiez l'oublier, vous; c'est ce qui n'est pas croyable. L'ingratitude est le comble de tous les vices! Je me suis ôté le pain de la bouche, pour

Eléonore.

Au nom de Dieu, Madame Richard, ne m'accablez point de si injustes reproches, je vous en prie. N'est - ce pas vous qui avez désiré de m'avoir chez vous; & depuis que j'y suis, n'ai - je point eu soin de votre ménage, pour la nourriture que vous me donnez? Posé, que vous ayez fait pour moi, plus que je n'ai mérité, vous venez de perdre tout le fruit de vos bienfaits par tous les reproches que vous m'avez faits. Si j'étois indigne de vos bontés, ne suis - je pas assez punie de me voir obligée d'en entendre tant, sans oser me justifier? Je ne veux plus vous causer d'embarras. Permettez,
ou

ou plutôt ordonnez - moi de quitter encore aujourd'hui votre maison. Je serai ponctuelle à vous obéir, je vous assure.

Mad. Richard.

Voyez donc ! Allons, vite, partons ! Une fille toute nuë, qui n'a que ses beaux yeux & ses mains blanches, fera encore tant la fière. Je n'ai point encore vu, la Belle ! que l'on se soit cassé le cou pour l'amour de vous. Mais, dites - moi, d'où vient donc cette arrogance ?

Eléonore.

Je ne suis rien moins qu'arrogante. Vous avez raison de me reprocher ma pauvreté : Et il est vrai, que je n'ai point encore de Mari ; mais l'un & l'autre m'est fort égal. Néanmoins je puis vous protester sincèrement, que je pourrois avoir dans peu un Mari très - aimable & jouir d'un grand bien, si je pouvois me résoudre à faire moins la grande.

Mad. Richard.

Qui est donc ce grand homme, qui voudroit épouser une pauvre fille ? Il faut sûrement qu'il ait envie de quitter bientôt le pays, & il lui importera peu

F 5

que



que ce soit avant ou après les nocés. Ne pourrois-je pas savoir, qui s'est si fort amouraché de vous ?

Eléonore.

Je pourrois vous nommer mon Amant ; mais je ne veux pas vous faire ce déplaisir, ni en prendre occasion de faire tant la grande. Ce n'est ni le bien, ni le Mari, qui fait le mérite d'une femme. Une fille peut-être pauvre, & néanmoins avoir de l'esprit, de la vertu, de la conduite & de l'adresse dans son ménage. Ne vous inquiettez de rien, Madame Richard, j'ai ma confiance au Ciel, que j'aurai toujours alliez, tant que je vivrai ; car je n'ai pas besoin de beaucoup de choses, & n'ambitionne pas non-plus d'avoir beaucoup.

Mad. Richard.

N'ayez pas toujours si bonne opinion de vous-même. Je pense, après-tout, que votre esprit n'est pas de ceux du premier ordre. De votre vertu je n'en parle pas : Je ne puis lire dans le cœur de personne. Mais votre conduite, je vous le dis tout net, n'est pas chrétienne ; m'entendez-vous ? Pensez-vous qu'une pareille



reille conduite puisse bien passer ? Ne prétendez pas, je vous prie, qu'on vous tienne pour une chaste Susanne, pour une Marie contemplative & pour une Marthe diligente. N'êtes-vous pas ingrate envers moi ? L'ingratitude & la crainte de Dieu s'accordent-elles bien ensemble ? Vous entendiez fort mal le ménage, quand vous êtes venuë chez moi. Qui fait, si vous saviez qu'on ne sale pas les œufs durs, quand on les met au feu ? Ne soyez donc pas si orgueilleuse ; & si vous n'avez encore rien appris de moi dans votre vie, sachez, que l'orgueil a précédé la chute de nos premiers pères.

Eléonore.

Vous pouvez bien voir ce que j'ai appris de vous. Car, comment aurois-je la patience d'écouter tranquillement les plus grosses injures, si je ne l'avois appris chez vous ? Pour ce qui est de la vertu, que vous me contestez, (car je passe sous silence l'esprit & le ménage) : je ne m'en étonne pas. Assurément, je ne suis pas si sage que vous. Et comment oserois-je prétendre à la faveur de passer pour vertueuse à vos yeux, tandis que vous
vous





vous imaginez qu'il n'y a personne au monde de vertueux, que vous seule. Mais, Madame Richard, vous m'avez assez grondée, je pense. Vous n'avez sans-doute plus besoin de moi, pour vous édifier: Je m'en vais de ce pas. Ayez enfin la bonté d'entendre la raison qui m'avoit amenée ici. Monsieur Simon vous fait

Mad. Richard.

Pour me bien chagriner, vous en revenez encore à Simon; & cependant je vous ai dit une fois pour toute, que je ne saurois plus souffrir ni son nom ni sa personne. S'il m'échappe quelques mots dans la colère, n'est-ce pas vous qui en êtes la cause? Ne mettez vous pas ma patience à bout?

Eléonore.

Dieu m'en préserve, Madame Richard. Je crois au-contraire, que ce que j'ai à vous dire, vous tranquilisera. Tout au-moins écoutez-moi. Monsieur Simon vous fait faire ses complimens.

Mad. Richard.

Et qu'il garde ses complimens pour lui: Je n'accepte pas de salut de la part d'un

d'un jureur. C'est un malhonnête-homme, je ne lui fais point de tort.

Eléonore.

Il vous envoie un beau service de Porcelaine, & vous fait prier de l'accepter pour la tasse cassée. Tranquillisez-vous donc, je crois que ce service vaut plus de cinquante écus.

Mad. Richard.

Que dites-vous! Il cherche sans-doute à m'appaiser. Mais Monsieur Simon pense-t-il que je sois si attachée aux biens de ce monde? Me croit-il si intéressée, que je ne puisse oublier une tasse à Café. J'aurois presque envie de ne pas accepter le service. Combien l'estimez-vous donc, ma chère Eléonore?

Eléonore.

Je crois bien, qu'il coute cinquante à soixante écus. C'est de la plus fine Porcelaine, & les tasses ont toutes des anses.

Mad. Richard.

De petites anses? Ah que cela est charmant! Eh bien, puisque ces petites tasses ont de jolies petites anses, j'accepte le présent. Il me l'envoie certainement de bon cœur, & ce seroit un péché que
de



de le refuser. Le Domestique de Monsieur Simon est-il encore-là?

Eléonore.

Oui, il fera encore-là, si vous voulez lui parler.

Mad. Richard.

Non, ma chère Eléonore, je ne voudrois pas volontiers me faire voir à lui. Si je lui parle, il faudra que je lui donne pour boire, & le pauvre homme en auroit après cela du chagrin de son Maître, s'il savoit qu'il l'eut pris.

Eléonore.

Il ne prend rien, je lui ai déjà offert quelque chose.

Mad. Richard.

Il ne veut rien prendre? Si j'avois de la petite monnoie, je lui donnerois une couple de sous pour boire. Car si on lui donne peu, son Maître n'aura pas tant sujet de s'en offenser, que si on lui donnoit environ un demi-florin. Il sembleroit qu'on voudroit payer le présent.

Eléonore.

Ne vous mettez pas en peine, Madame Richard; le Domestique de Monsieur Simon

Simon n'aura pas justement besoin d'une couple de sous.

Mad. Richard.

Oui, je le pense bien aussi. Il faut pourtant que je lui parle. Je suis fâchée de n'oser lui rien donner. Encore, si j'avois de la petite monnoie!

Eléonore.

Il n'est pas nécessaire: Cependant, si vous voulez lui donner quelque chose, je crois qu'il y aura encore quelques pièces de deux sous de l'argent du marché, sur la fenêtre du poële.

Mad. Richard.

De l'argent du marché? Dieu me préserve d'y toucher! Il me sembleroit toujours que cet argent ne feroit pas béni, si l'on en ôtoit quelque chose. Est-ce du bon argent d'Accise?

Eléonore.

Non, ce n'est que du petit argent de dépense.

Mad. Richard.

C'est facheux. Non, il ne conviendroit pas d'offrir de commun argent à un tel Domestique. Il faut le laisser à sa place.

Eléo-



Eléonore.

Peut-être y a-t-il parmi de bon argent d'Accife. Je ne le fais pas bien au juste.

Mad. Richard.

Mais, ma chère Eléonore, il ne conviendrait pas non - plus de donner de bon argent. Il sembleroit qu'on n'auroit pas d'argent de dépense dans son ménage ; je ne voudrois pas qu'on dit cela de moi. Il vaut mieux ne lui rien donner, le pauvre homme n'en aura point de chagrin. Que me veut Christine ? Elle pourroit fort bien expédier le Domestique à ma place.

SCENE III.

LES PRECEDENS, CHRISTINE.

Christine.

Ah ma chère Mère ! Ne soyez donc plus fachée contre Monsieur Simon. Il vous a envoyé quantité de belles choses, mais parfaitement belles.

Mad. Richard.

Son Domestique est-il encore-là ?

Christine.

Non, il disoit qu'il ne pouvoit attendre. J'ai fait faire le compliment de remer-

remerciment en votre nom à Monsieur Simon.

Mad. Richard.

Eh bien, tu as fort bien fait de ne pas l'arrêter, sans quoi il en auroit pu avoir du defagrément chez son Maître. Il est en allé pour sûr?

Christine.

Oui, il est en allé. Monsieur Simon a pris en même tems congé de vous, en cas-qu'il ne vous revît pas.

Mad. Richard.

Le joli homme! Pourquoi veut-il donc partir sans venir prendre congé lui-même? Je voudrois encore lui parler au sujet de ton Mariage. Envoie donc chez lui, & fais-le prier de venir ici.

Christine.

Maman, Monsieur Simon ne veut pas de moi.

Mad. Richard.

Eh! Pourquoi ne voudroit-il pas de toi? Que tu es simple, mon Enfant, vas tu n'y entens rien. Pourquoi auroit-il donc envoyé un si beau présent, s'il n'avoit pas envie de t'épouser? N'est-ce pas, ma chère Eléonore, que vous êtes de mon sentiment?

G

Eléo-



Éléonore.

Oui, en ceci je suis fort de votre avis.

Christine.

Mais, Maman, vous m'avez défendu d'aimer Monsieur Simon. Vous vous contredisez vous-même.

Mad. Richard.

Non, je ne me contredis pas. Je t'ai défendu tantôt de l'aimer, & à-présent je t'ordonne de le prendre. C'est un très-joli homme, avec lequel tu n'auras point de chagrin, si tu ne t'en fais à toi-même. Christine, vas voir si par hazard le Domestique ne seroit pas encore-là. Il faut que je voie les quantités de belles choses dont il ma fait présent. On voit bien que Monsieur Simon a un très-bon cœur, puis-qu'il se repent sitôt de ses fautes. Hélas! Voilà comme sont les hommes! Je dis toujours, que nous avois tous nos défauts, les uns d'une façon, les autres d'une autre. Il faut avoir patience. Le Diable est bien malin! De quelle manière ne s'y prend-il pas quelquefois pour nous séduire! C'est pourquoi, prie toujours bien Dieu, ma chère Christine. Entends-tu? Prie & chante au-moins!

Christi-

Christine.

Il y a aussi avec le service de Porcelaine quelques livres de Dévotion, dont l'un s'appelle, je crois le *Treſor de l'Ame de Scriverius*. Monsieur Simon vous fait prier de ne le pas prendre de mauvaise part, s'ils ne sont pas reliés, il n'en a pas pu trouver de tels.

Mad. Richard.

Pourquoi dépense-t-il donc de l'argent pour des livres? J'en ai assez, & je m'en tiens à ceux que j'ai, parce-que j'y suis accoutumée dès ma jeunesse. *Le Treſor de l'Ame de Scriverius*? Il faut que ce soit un fort joli livre. Mais qu'en ferois-je? Combien vaut-il bien? Peut-être que mon Compère, le Teneur de livres, me le prendra pour un prix raisonnable. Je crois que le Domestique s'est bien en allé à-présent: Je m'en vais voir toutes ces belles choses. Christine, reste ici avec Eléonore, en cas-que Monsieur Simon envoie encore une fois ici.

SCENE IV.

ELEONORE, CHRISTINE.

Christine.

Ah ma chère Eléonore, j'ai versé pour l'amour de vous les larmes les plus

G 2

amé-



amères, pendant un gros quart d'heure. J'étois à la porte, & j'ai entendu la belle réception que Maman vous a faite. Vous en agissez si honnêtement envers moi, & Maman osera vous reprocher, que vous me pervertissez! Au-moins ne m'en faites pas porter la peine, chère Amie. Monsieur Simon vous fera goûter mille fois plus de plaisirs, que Maman ne vous a causé de chagrins. Vous m'emmènerez pourtant avec vous à Berlin?

Eléonore.

Oui, ma chère Christine, nous partirons sûrement ensemble. Votre bon cœur m'engagera à faire tout au monde, pour vous complaire; & je tâcherai de vous être utile en tout ce qui dépendra de moi.

Christine.

Pardonnez - vous aussi à Maman, de vous avoir fait essuyer tant de chagrins?

Eléonore.

Oui, mon Enfant. Il nous faut toujours être aussi prompts à pardonner, que les autres le sont à nous offenser. Et n'y eut-il pas une ame au monde capable de si grands sentimens; faisons-nous gloire de les avoir, vous & moi. Entendre
des

dés reproches amers est un grand suplice, pour un cœur sensible à l'honneur ; mais ne les avoir pas mérités est une satisfaction bien plus grande. Je ne saurois mieux punir votre Mère qu'en demeurant ce que je suis, ou en devenant ce qu'elle ne me croit pas. Elle pense que je lui veux du mal : Mais elle s'étonnera, lorsque l'événement lui prouvera que je préfère son bonheur au mien.

Christine.

Mais comment nous y prendrons-nous, pour faire consentir Maman à ce que je parte avec vous ? Sitôt qu'elle apprendra, que vous êtes la Promisè de Monsieur Simon, elle se gendarmera contre moi, & ne me permettra pas de partir.

Eléonore.

Reposez-vous en sur moi. Mais une chose que je vous demande en grace, c'est que quand Monsieur Simon viendra, car il arrivera bientôt, vous ne fassiez pas tant la timide envers lui. La Langue ne vous manque pas ; mais vous êtes d'abord toute déconcertée, & votre timidité vous ôte la parole de la bouche. Monsieur Simon n'est plus votre Promis, mais le mien ; ainsi vous pourrez lui parler



ler plus librement & sans vous contraindre. Me promettez - vous de le faire, ma chère Enfant ?

Christine.

Oui, je lui parlerai fort confidemment. Mais ne fera - ce pas blesser l'amitié, que de faire bonne mine à votre Amant ? Je lui veux à - présent beaucoup de bien, depuis qu'il a eu la complaisance, à ma prière, de vous offrir son cœur. Il faut qu'il soit naturellement bon & charitable. Que vous serez heureuse avec lui ! Maman prétendoit tantôt que je devois le haïr, parce - qu'elle le haïssoit ; mais c'est ce que je ne ferai jamais de ma vie.

Eléonore.

Non, ne le haïssez pas. Aimez - le, comme votre Ami. Plus vous apprendrez à le connoître, plus vous le trouverez aimable.

Christine.

Mais s'il vouloit m'embrasser de nouveau, je ne dois sans - doute plus le lui permettre, puisque je ne suis plus sa Promise ? Et je crois bien, qu'il ne le fera pas non - plus.

Eléonore.

Jusques - là je vous permets de bon cœur d'empiéter sur mes droits. Ne lui
refu-

refusez pas un baiser, s'il vous en prie. Vous lui devez encore ce plaisir en considération de son amour. Mais, ma chère Enfant, agissez-en de façon que je n'y perde pas trop au-moins. Vous êtes plus belle & plus piquante que moi.

Christine.

Ne craignez rien. J'aime mieux ne lui pas parler, que de vous causer le moindre ombrage. Je ne me croyois pas si belle! Vous plais-je donc tant, ma chère Eléonore?

Eléonore.

Vous me plaisez sans-doute, & si je ne me trompe, vous ne plaisez que trop à Monsieur Simon. Si cela dure longtemps, vous m'enlèverez mon Amant.

Christine.

Ne vous moquez donc pas de moi. Comment pouvez-vous vous imaginer que je sois si méchante? Oh non, j'aime Monsieur Simon, parce-qu'il vous aime, & j'ai à-présent la plus grande confiance en lui.

Eléonore.

Mais, si je devois bientôt mourir, ne voudriez-vous pas me promettre de l'épouser après ma mort? Qu'en dites-vous?

G 4

Christi-



Christine.

Oh, ne pensez donc pas à la mort : Je n'aime pas à entendre parler de mourir. Veuille le Ciel que vous viviez encore bien des années!

Eléonore.

Mais en-cas-que je vinsse bientôt à mourir, ne l'aimeriez-vous pas alors?

Christine.

Oui, je l'aimerois, & l'épouserois même, parce-que vous l'avez aimé, & qu'il vous a aimée de son côté. Mais, ne parlons pas de la mort, je vous en prie, sans quoi vous nous affligeriez, Monsieur Simon & moi.

SCENE V.

LES PRECEDENS, FERDINAND.

Ferdinand.

Eh bien, comment vont nos affaires? Ma Cousine est-elle à-présent appaisée. Elle a renvoyé à notre Quartier, & nous a fait prier de revenir chez elle. J'en ignore la raison, à-moins que ce ne soit encore pour nous débiter quelques sottises, qui ne lui sont pas d'abord venuës à l'esprit dans la colère. Monsieur Simon va venir dans l'instant.

Eléo-

Eléonore.

Ma chère Christine, allez donc recevoir Monsieur Simon, & conduisez-le dans votre petite chambre. Votre Mère pourroit se formaliser, si je le recevois la première. Soyez sage au-moins, je vous en avertis. Ne lui permettez que trois ou quatre baisers au-plus. Venez, que je vous en donne un petit, que vous pourrez rendre pour moi à Monsieur Simon; mais prenez garde, que vous ayez la conscience nette.

Christine.

Non, vous en prétendez trop. Mais je ne fais, vous êtes bien sur le ton railleur à mon égard. Attendez, je vous jouerai le tour, & le redirai à Monsieur Simon. Je suis extrêmement charmée de vous voir de si belle humeur.

Eléonore.

Oui, c'est l'amour & vous, qui fait que je suis si contente. Et je vous l'avouerai de bonne fois, je voudrois vous voir aussi amoureuse & pouvoir vous rendre aussi heureuse, que je le suis.

Christine.

Pour le présent pas. Apprenez-moi auparavant ce que c'est que l'Amour.

G 5

Lors-



Lorsque je serai plus gentille, il sera toujours tems d'aimer. J'entens venir quelcun, je m'en vais, ce pourroit être Monsieur Simon.

Éléonore.

Vite, jettez auparavant un coup d'œil dans le miroir, pour voir si vous êtes allés bien ajustée. Car Monsieur Simon prend garde à tout.

Christine.

Il ne prendra pas tant garde à moi. Et s'il a les yeux fixés sur la Promise, il ne verra pas mes défauts de si près.

SCENE VI.

ELEONORE, FERDINAND.

Éléonore.

Avez-vous entendu, ce que disoit la petite coquine? Elle sauroit bien jaser, si elle n'étoit pas si timide. Allez, vous la verrez bientôt fort éveillée & avoir de jolies manières. C'est encore l'innocence toute pure.

Ferdinand.

Je ne l'ai jamais cru trop simple. J'ai dessein de tout employer pour son éducation, & je suis certain, que l'homme le plus spirituel se donnera encore la peine
de

de la rechercher. Sitôt qu'elle sortira des mains de sa sotte Mère elle se formera sans-doute, & pourra devenir la femme la plus aimable du monde.

Eléonore.

Oui, nous aurons soin d'elle. Elle a fait mon bonheur, & il est juste, que je la rende bientôt heureuse à mon tour. Voici ma Tante. Mais! Elle paroît aussi contente que si elle avoit gagné dix écus à la Lotterie.

S C E N E VII.

LES PRECEDENS, MAD.

RICHARD.

Mad. Richard.

Soyez le bien venu, mon cher Cousin, soyez le bien venu! Tout est oublié. Pardonnez, & il vous fera pardonner. Ma chère Eléonore, ayez la bonté de donner les ordres, à ce que Monsieur Simon & le Cousin puissent manger ce soir un morceau chez nous. Il faut bien me relâcher aujourd'hui de mes heures de dévotion, puisque j'ai de si bons amis chez moi. Monsieur Simon est avec ma Fille. Qu'ils s'entretiennent toujours seuls ensemble, je ne les en empêcherai pas; Car ils sont déjà mariés devant Dieu. (*Eléonore s'en va.*)

SCE.



SCENE VIII.

MAD. RICHARD, FERDINAND.

Ferdinand.

Ma Cousine, pensez - vous que Monsieur Simon épousera encore Christine ? Je ne le crois pas ; car vous avez rompu toute l'affaire.

Mad. Richard.

Que me dites - vous là ? Ne me venez pas ici percer le cœur. Non, non, ma Fille est une très-jolie personne, & Monsieur Simon un fort joli homme Ils ont tous deux de l'argent ; & par-conséquent je pense qu'ils peuvent très-bien se marier ensemble.

Ferdinand.

Oui, cela alloit le mieux du monde & auroit eu lieu ; mais vous avez tout gâté. Monsieur Simon a pris le parti de faire un tout autre mariage. Pensez - vous donc qu'il doive s'accommoder de vos impolitesses ? C'est un très-brave homme. Il pourroit trouver dix femmes pour une d'entre les meilleures Familles, s'il les vouloit.

Mad. Richard.

Oui - da ? Ce n'étoit donc ainsi, que pour mettre ma Fille dans la langue du mon-

monde ? Ce n'étoit donc que pour la planter-là, le méchant homme ! & pour abréger le reste de mes pauvres jours ? Osez-vous bien introduire de pareilles gens chez moi, mon Cousin, & ne craignez-vous pas d'offenser Dieu ? Ah ! pauvre Veuve que je suis ! Oui, oui, pauvres Veuves, vous n'êtes bonnes que pour être opprimées, c'est le cours du monde.

Ferdinand.

Que dites-vous encore-là, ma Cousine ? Pourquoi traitez-vous Monsieur Simon de méchant homme, & pourquoi m'offensez-vous ? N'avons-nous pas eu tous deux les vûes les plus honnêtes ? Et n'êtes-vous pas vous-même cause que Monsieur Simon abandonne Christine ?

Mad. Richard.

Comment ? Lui, voudroit l'abandonner ? Non jamais cela ne fera, dût-il m'en coûter tout mon bien. Il faudroit qu'il n'y eut plus de Justice dans le Pays. J'irai aussi loin que mes piéds & mes prières me porteront ; j'irai me jeter aux piéds de mon Souverain. J'irai me faire rendre justice à moi & à ma Fille. Je demanderai à Dieu vengeance ; je le prierai de traverser toutes les entreprises de cet infame



infame Simon. Je Pauvre Femme que je suis ! Oui, je ferai tout ce que je dis.

Ferdinand.

Ma Cousine, je ne fais plus que penser de vous ! Ne pouvez-vous pas prendre envers moi un ton plus modéré ? Je me retire dans le moment de chez vous, s'il vous échape encore la moindre aigreur. En-vérité, je ne saurois accorder ensemble vos actions & ce grand nombre de prières dont vous ne cessez de nous étourdir. A vous entendre parler & injurier, on diroit que vous n'aurez d'autre Religion, que celle que vous vous seriez faite à vous-même. Et cependant vous faites tant de bruit de votre Dévotion. Mais j'en juge plus équitablement, & j'attribuë vos dépits à la passion qui vous emporte, & qui met votre sang en désordre. Néanmoins ne croyez pas que Monsieur Simon & moi soyons d'humeur d'essuyer toute votre colère. Le chemin qui nous a conduit ici, nous est encore ouvert.

Mad. Richard.

Mais, mon cher Cousin, (elle pleure) que me reste-t-il à faire ? Prenez donc le parti d'une pauvre Veuve. Aidez-moi

moi de vos conseils. Un homme aussi riche que Monsieur Simon, qui jouit de près de cent mille écus de bien, un homme comme lui, ne voudroit pas de ma Fille, encore de ma Fille unique? Ah juste Ciel! Elle a environ trente mille écus. Elle est jeune & belle, & chrétiennement élevée. Ne lui auroit-elle donc plu que pour une couple d'heures! Pourquoi ne la voudroit-il plus?

Ferdinand.

Parce - que vous avez dit qu'il n'en étoit pas digne; qu'il ne l'obtiendrait jamais de votre consentement. Bref, parce - que vous lui avez dit au nez les injures les plus grossières.

Mad. Richard.

Mais, je n'avois pas de si mauvaises intentions. J'en demanderai encore aujourd'hui pardon à Dieu. Je donnerai d'abord a Monsieur Simon les cinq mille écus que j'ai promis. Je le reconnois des à - présent pour honnête homme & bon Chrétien, & je me souviendrai tous les jours de lui dans mes prières. Je me charge aussi des fraix du voyage de ma Fille jusqu'à Berlin. Il n'aura pas si peu de conscience, que d'abandonner ainsi ma pauvre Fille! Qu'en di-



diroient les mauvaises langues ? N'en rejetteroient-elles pas la faute sur moi ?

Ferdinand.

De cette manière, ce seroit pour la première fois que les mauvaises langues diroient la vérité. Car n'en seriez-vous pas cause de toute façon ? Pour moi, je ne pourrois m'empêcher de plaindre la pauvre Christine. Elle n'auroit pu trouver au monde un meilleur Mari, que Monsieur Simon. Ses Richesses sont ce qu'il y a de moins estimable en lui. Son esprit & son bon cœur le sont infiniment plus.

Mad. Richard.

Oui, assurément. Son esprit & son cœur chrétien, voilà justement la raison pourquoi ma Fille le doit prendre. Et eut-il toutes les richesses du monde, & point de Religion, il ne l'auroit jamais. Le bon homme m'a fait présent d'un grand nombre de livres de dévotion. M'eut-il fait présent d'un Comté, il ne m'eut pas fait un plus grand plaisir. Par là, je vois qu'il a de la piété, & qu'il n'est pas si fort attaché au monde. Ma Fille fera tout aussi bien en garde chez lui, que chez moi.

des

Ferdinand.

Ma chère Cousine, vous tenez deux sortes de langages, & je ne fais auquel des deux l'on pourroit se fier. L'un paroît dévot, & l'autre assez mondain. On jureroit que vous avez deux ames, l'une pour prier & chanter, & l'autre pour juger & gronder. C'est à vous à le favoir: Je ne suis pas votre Directeur de Conscience au - moins. Cependant je vais sonder Monsieur Simon, pour favoir s'il peut se resoudre encore à devenir votre Beau-Fils. J'en doute fort, car il a

Mad. Richard.

Pour moi je n'en doute pas d'un instant; & à cela je reconnoîtrai la droiture de son cœur, s'il prend ma Fille. Il est vrai, que je n'ai pas beaucoup d'argent à lui donner de mon vivant, mais je l'en aiderai d'autant mieux par mes prières; & cela lui sera plus avantageux, que quelques milliers d'écus. Et puis, il faut tout quitter à la mort; mais les prières nous accompagnent jusques dans le tombeau. Ce monde pervers peut tout m'ôter, à la reserve de ma Dévotion. Pauvre Femme que je suis, combien de tems me reste-t-il bien encore à vivre! Ah mon cher Cousin! si vous voyez com-

H

me



me j'ai déjà mis en ordre tous les habits, que j'aurai dans le cercueil. Il n'y a pas jusqu'aux planches de ma Bière, qui ne soient déjà-là. Ce sont de bonnes fortes planches de chêne; je ne fais plus bien combien elles me coûtent. Je les ai eu du Compère, le Menuisier, en place des intérêts qu'il me devoit.

Ferdinand.

Voilà qui est fort bon. Je souhaite que vous n'ayez pas besoin de long-tems de ces fortes planches, & que vous les employez plutôt pour un lit nuptial, que pour un cercueil.

Mad. Richard.

Dieu vous le pardonne, mon Cousin, que vous vous moquiez d'une pauvre vieille femme comme moi. Moi, penser encore à me remarier! Ayez donc honte. Il est vrai que tout en ira assez mal dans ma maison, quand ma Fille n'y fera plus. Hélas! qui me servira, qui prendra soin de moi dans ma vieillesse! Je n'ai point de Mari, qui me soutienne, & de ma vie je n'en retrouverai un, pareil à mon défunt. Non, non, Cousin, ne me conseillez pas de me remarier. Un vieux homme ne m'aidera de rien, & un jeune homme ne m'estimera pas, & me dépen-

dépenſera mon bien. Ah! ne me confeil-
lez pas de faire une telle ſottiſe. Les
planches ſont deſtinées pour mon cer-
cueil, & ce ſera - là mon lit nuptial.

Ferdinand.

Vous ne m'avez pas bien compris, je
vaulois dire pour le lit nuptial de Made-
moiſelle votre Fille. Je n'irai pas vous
conſeiller de vous remarier, ma Couſine,
puifque je fais que vous êtes dans votre
ſoixantième.

Mad. Richard.

Pourquoi pas dans ma quatre-vingtiè-
me? Je dois ſavoir mieux que perſon-
ne, l'âge que j'ai. Cela paſſe; & pour
mon âge je pourrois encore vivre long-
tems, ſi mes malheurs & mes ſoucis n'a-
brégeoient le fil de mes jours. Je ſuis
tous les jours diſpoſée à la mort. Cepen-
dant je ne demanderois que de vivre en-
core quelques années, pour voir com-
ment il en ira avec ma Fille, & ſi j'aurai
la ſatiſfaction de lui voir mettre au mon-
de de jolis Enfans. Si ſeulement ils reſ-
ſembloient à Monsieur Simon, j'en ferois
bien contente.

Ferdinand.

Ma Couſine, il ne s'agit pas ici de
parler d'Enfans; il y a encore quelques



petites bagatelles à régler auparavant, & reste à favoir si Monsieur Simon voudra épouser Christine.

Mad. Richard.

Oh j'en suis sûre. Je m'en vais faire préparer un morceau à manger. Nous conclurons l'affaire à table.

SCENE IX.

FERDINAND, SIMON.

Simon.

Où est donc ma Promise ? Ne lui avez-vous pas encore parlé ?

Ferdinand.

Oui mais, je ne fais de laquelle vous voulez parler ; est-ce de la première ou de la dernière ? de Christine, ou d'Éléonore ?

Simon.

Comment pouvez-vous me faire cette question ? Ai-je d'autre Promise qu'Éléonore ?

Ferdinand.

Suivant vous, c'est sans-doute Éléonore ; mais suivant ma Cousine, c'est Christine. Elle nous retient à souper, & se propose de conclure toute l'affaire à table. Au-moins je vous avertis, que si vous ne
vou-

voulez pas épouser Christine, ma Cousine a juré, qu'elle s'adresseroit directement au Grand-Consistoire, qu'elle y emploieroit tout son bien, & que si cela n'y aidoit pas, qu'elle vous précipiteroit dans les plus grands malheurs par ses prières.

Simon.

La bonne Femme ne fait ce qu'elle veut. Quelle fasse ce qu'elle voudra. Eléonore est ma Promise, & pour ce qui est de Christine, je la plains. Elle vient de me parler, mais d'une manière tout-à-fait gentille. Je la trouve assurément plus timide que simple. Elle a fort bien pris le petit ton railleur avec moi, & n'a pas badiné moins malicieusement sur le compte d'Eléonore. A-la-vérité, elle ne m'a rien dit de fort spirituel; mais au-moins ce qu'elle disoit, le disoit-elle de fort bonne grace. Elle me remercioit tendrement, de ce qu'à sa prière, j'avois accepté Eléonore pour ma future Epouse. J'aurois presque pleuré de son innocence. Mais, Monsieur Ferdinand, qu'est donc devenuë Eléonore? Ne lui avez-vous pas encore parlé?

Ferdinand.

La voici qui vient.

H 3

SCE-



SCENE X.

LES PRECEDENS, ELEONORE,
CHRISTINE.

Eléonore.

Christine s'est-elle plainte de moi auprès de vous, Monsieur Simon ?

Simon.

Affûrement, mon Cœur ; & je vous prie de vous imposer vous-même une punition, si vous ne voulez que je le fasse au nom de Christine.

Eléonore.

Voilà qui est tout-à-fait joli. Vous vous fiez à cette malicieuse de Christine, & vous me condamnez de la sorte sans m'entendre ! A qui donc me plaindrai-je de vous à mon tour ? A Christine ? Oui, oui, vous en seriez quitte pour une fort légère punition.

Christine.

Ma chère Eléonore, je n'ai rien dit que la pure vérité. J'y aurois bien pu ajouter encore quelque chose ; mais le cœur ne me le disoit pas. J'ai trop d'amitié pour vous. Je vous avouerai même, que Monsieur Simon . . . mais il vaut mieux qu'il vous le dise lui-même.

Eléo-

Eléonore.

J'entens déjà : Monsieur mon Promis vous aura puni de votre malice par quelques petits baisers, & vous vous ferez prêtée de bonne grace à cette rude punition. Vous ne dites rien, Monsieur Simon ? Faudra-t-il aussi que je me taife, & envisager de sang froid votre première infidélité ?

Christine.

O ! ne parlez pas d'infidélité, je vous en prie. C'est vous qui me l'avez commandé. Monsieur Simon vous aime de tout son cœur, & nous n'avons rien fait autre chose que de nous entretenir de vous. Il vous a donné les plus grands éloges, & j'en ai fait tout autant. Quand il s'agit de tomber sur votre chapitre, je deviens extrêmement éloquente.

Simon.

Oui da, ma chère Christine ! Toujours vous prenez mon parti auprès de ma Promise. Vous voyez pourtant bien, qu'elle est jalouse de vous. Mais, aimable Eléonore, mettons à profit le peu de momens qui nous reste, & prenons nos arrangemens touchant notre départ de demain. Madame Richard fait-elle déjà, que vous êtes ma Promise ? Et consentira-t-elle à

H 4

laisser



laisser partir Christine avec Monsieur Ferdinand?

Christine.

Comment, Monsieur Simon! Je ne partirois pas avec Eléonore, mais avec Monsieur Ferdinand tout seul? Est-ce-là ce que vous m'avez promis? Je ne l'eusse pas cru de vous.

Simon.

Non, ma chère Enfant, vous partez avec nous, & tout ce que vous pourrez souhaiter à Berlin, sera fort à votre service.

Ferdinand.

Vous serez ma Fille, & je vous tiendrai plus que je ne vous promets. Je me fais un honneur de recevoir chez moi une Demoiselle, aussi charmante & aussi remplie de modestie, que vous l'êtes. Vous ne sauriez croire combien votre innocence vous rend aimable; & d'autant plus mériterez-vous par-là l'estime d'un chacun. Mademoiselle Eléonore & ma Femme s'empresseront de vous procurer toute sorte d'agrémens.

Eléonore.

Je n'ajoute rien à cela, ma chère Christine. C'en est assez, vous verrez bientôt, que votre contentement m'est aussi cher, s'il ne m'est même infiniment plus cher, que le mien propre.

Chris-



Christine.

Allons-nous en manger, Maman nous attend sûrement déjà. Monsieur Simon & Monsieur Ferdinand, je m'en repose sur votre médiation au-moins. Ne vous formalisez pas si Maman se fâchoit de nouveau. Elle n'a sûrement pas de mauvaises intentions.

Simon (à Eléonore).

Ça, venez, mon Cœur. Nous verrons comment nous nous en tirerons avec Madame Richard. Je lui destine encore un beau présent; j'espère qu'elle se rendra enfin.

Eléonore.

Ma chère Christine, prenez toujours les devans; Nous vous suivrons d'abord. Mais faites envers Madame votre Mère, comme si Monsieur Simon étoit encore votre Amant. Nous raccomoderons toujours bien les choses. (Christine s'en va.)

XI. & DERNIERE SCENE.

LES PRECEDENS.

Eléonore.

J'ai encore un mot à vous dire, Monsieur Simon. Vous avez eu la générosité de me choisir pour votre Epouse, & je vous avouë que je ne saurois me

H 5

fou-



souhaiter un plus grand bonheur au monde, que d'être la Femme d'un homme qui a de si nobles sentimens. Je vous donne en ce moment les assurances les plus sincères de mon amour. (Elle lui donne un baiser.) Mais je cesse aussi dès ce moment d'être à vous. Ce n'étoit pas pour moi que votre cœur étoit destiné, mais pour Christine; & plus j'aurois goûté de plaisirs avec vous dans le mariage, plus je me serois reproché d'avoir causé une si grande perte à mon Amie. Ne me faites pas un crime de mon trop de tendresse en fait d'amitié. J'aime mieux que l'on dise que j'y suis trop sensible, que d'avoir à me reprocher d'y avoir jamais manqué.

Simon.

Au nom de Dieu, que veux dire ceci? A quoi m'exposez-vous? Tout me fera-t-il donc contraire en amour?

Eléonore.

Souffrez que j'achève, & vous verrez si je vous fais tort. Vous avez sûrement eu les meilleurs intentions du monde, en m'honorant de votre choix, & je crois avoir obligation de votre cœur à quelques bonnes qualités du mien. Mais réfléchissez-y bien, & voyez, si quelqu'autre chose n'y a pas eu plus de part, que
l'a-

l'amour. Les desagrémens que vous a fait effuyer Madame Richard s'en sont certainement mêlés, sans que vous y ayez fait vous-même attention. D'abord, vous renonçâtes à Christine, & tout de suite vous vîntes m'offrir votre cœur. Je ne vous en fais point de reproches; & je ne prétens pas rendre suspect à vous-même l'amour que vous me portez. Je ne dis pas non-plus que votre cœur se soit enflammé trop vite. Non; je vais vous expliquer ma pensée. Je ne crois pas posséder tant de charmes, que je puisse me flater d'avoir triomphé de votre cœur en si peu de tems. Supposé même, que votre amour pour moi soit fondé, je n'en persiste pas moins dans ma résolution. J'ai tout pénétré, tout examiné; & je trouve, que votre cœur ne sauroit appartenir à d'autre qu'à Christine. Elle le mérite bien, sinon plus, du-moins tout-autant que moi. Elle ne l'a pas voulu accepter pour l'amour de moi; & désirant de me rendre heureuse, elle vouloit différer son bonheur. Elle vous aime, sans le savoir; & vous ne sauriez, à mon avis, faire un choix plus digne de vous, que celui que vous ferez en faveur de Christine. Ainsi, tenez-vous en à votre première résolution.



tion. Vous n'avez pas été inconstant envers Christine, car vous ne connoissiez pas assez tout ce qu'elle vaut. J'accompagnerai mon Amie à Berlin, & je la garderai encore une année chez moi, avant que vous l'épousiez. Il ne tient qu'à vous de suivre mon conseil, il est fondé sur l'équité même. C'en est fait, je cesse d'être votre Promise; mais je ne cesserai jamais d'être la meilleure de vos Amies.

Simon.

Adorable Eléonore! dans quel embarras me jetez-vous? Je ne fais.... Serait-il possible que vous ne puissiez m'aimer?

Eléonore.

Je prévien toutes vos objections, & veux bien avouër que j'ai tort. Je crois, que je vous offense, & que la proposition doit vous paroître étrange. Mais je la repète: Ou Christine sera votre Epouse, ou ce ne sera jamais ni l'une ni l'autre de nous deux.

Ferdinand.

Ah Eléonore! A quelle épreuve mettez-vous Monsieur Simon? Ne vous pressez donc pas, je vous en prie.

Fer-

Ferdinand.

Je ne me presse pas. Mais, mon cher Monsieur Simon, répondez-moi. Vous déterminez-vous en faveur de Christine, & puis-je me flater de l'accompagner à Berlin ?

Simon.

Donnez-moi le tems de revenir de mon étonnement. En-vérité, c'est en agir bien rigoureusement envers moi. J'ignore encore si l'innocente Christine se refoudra Ainsi, ne puis-je plus me flater, chère Eléonore, de l'espoir de vous posséder ? N'ai-je mérité de n'être aimé de vous que quelques instans ? Ne seroit-ce qu'un songe, ou me refuseriez-vous tout de bon votre cœur ? N'entreverrois-je plus la moindre espérance ?

Eléonore.

Non n'espérez plus. Tranquilisez-vous, lorsque je vous déclare, qu'il m'en coute autant à vous faire cet aveu, qu'à vous de l'entendre. C'en est fait, je sacrifie l'amour à l'amitié, malgré que mon cœur en murmure. Vous appartenez à Christine, & je m'estimerois parfaitement heureuse, si vous daigniez accepter cet aimable Enfant de ma main. Elle vous
aime



aime sûrement ; elle auroit voulu, tant elle a d'amitié pour moi, sacrifier son propre amour au mien, elle s'oublioit elle-même en ma faveur. Il s'en faut donc de beaucoup, que je sois aussi généreuse que Christine. Ce que je fais, n'est qu'une recompense, ou plutôt une reconnoissance de l'amitié qu'elle me témoignoit volontairement. Rendez-vous, Monsieur Simon, rendez-vous à ma prière, & acceptez de ma main mon innocente Amie. Je l'accompagnerai à Berlin, & je m'en tiens à ce que j'ai promis. Donnez dès ce soir votre parole, & différez encore d'une année la célébration des Noces. Votre Hymenée sera l'exemple de la plus belle union qui se soit encore vuë sous le Ciel. Ne pensez plus à moi ; mais dès ce moment n'ayez que des yeux pour Christine. Je vous en supplie par la tendre affection que vous m'avez témoignée aujourd'hui, car je ne sache rien au monde qui me soit plus précieux.

Simon.

Tout ce que je puis dire là-dessus, c'est que j'accepte Christine de votre main, & que toute ma vie, j'admirerai également, chère Eléonore, & votre grandeur

leur d'ame, & ma destinée. Ah Monsieur Ferdinand! qui se seroit attendu à ce dénouement il y a une heure? J'obéis au destin & à l'amour. Que Christine soit pour la seconde fois ma Promise, & à jamais mon Epouse. M'aimera-t-elle de son côté? Qu'un cœur est inquiet, quand il aime! Et qu'y a-t-il de plus charmant, que l'innocent amour? Chère Eléonore, croyez-vous que Christine ait de l'amour pour moi?

Eléonore.

Oui, elle vous aime. Monsieur Simon, & je me rejouis de l'heureuse issue de votre amour. J'en entretiendrai Christine; reposez-vous en sur moi & sur votre propre mérite. Quelle satisfaction n'aurai-je pas de vous voir jouir du bonheur, qui vous attend tous deux! Quel plaisir pour moi de m'occuper sans cesse de l'agréable idée, que j'aurai contribué de quelque chose à votre félicité! Venez, nous irons trouver Madame Richard. Elle attribuera plus d'une fois l'heureux succès de ce mariage à la vertu de ses prières.

Ferdinand.

Voilà ce qui s'appelle Grandeur d'ame!
Voilà de l'amitié! Plut-à-Dieu qu'il y eut
beau-



beaucoup de femmes dans le monde telles qu'Eléonore & Christine, & qu'il ne s'en trouvât pas une seule aussi cagote que ma Cousine, la Dévote! Eléonore, je n'ai point d'Enfans. Vous êtes ma Fille. N'acceptez pas les cinq mille écus de Monsieur Simon. Je me charge de vous rendre heureuse. Venez, ma chère Fille, nous nous en irons.

(Il la prend par la main.)

Eléonore (à Simon).

Permettez, que j'aie le plaisir de vous conduire chez votre Promise. La pauvre Enfant va bien s'étonner.

FIN DU III. & DERNIER ACTE.



Si cet Essai est du goût du Public, on donnera dans la suite la Traduction des autres Comédies en prose de Monsieur GELLERT.





S'

51 $\frac{24}{h, 32}$

AB: 51 $\frac{24}{h, 32}$

X2261965



Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black
								
								

E,

T,

6.

